BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
353
NAPOLI

727-11

II Suppl. Palat. B - 353

AVENTURES

DE

LAZARILLE DE TORMES.

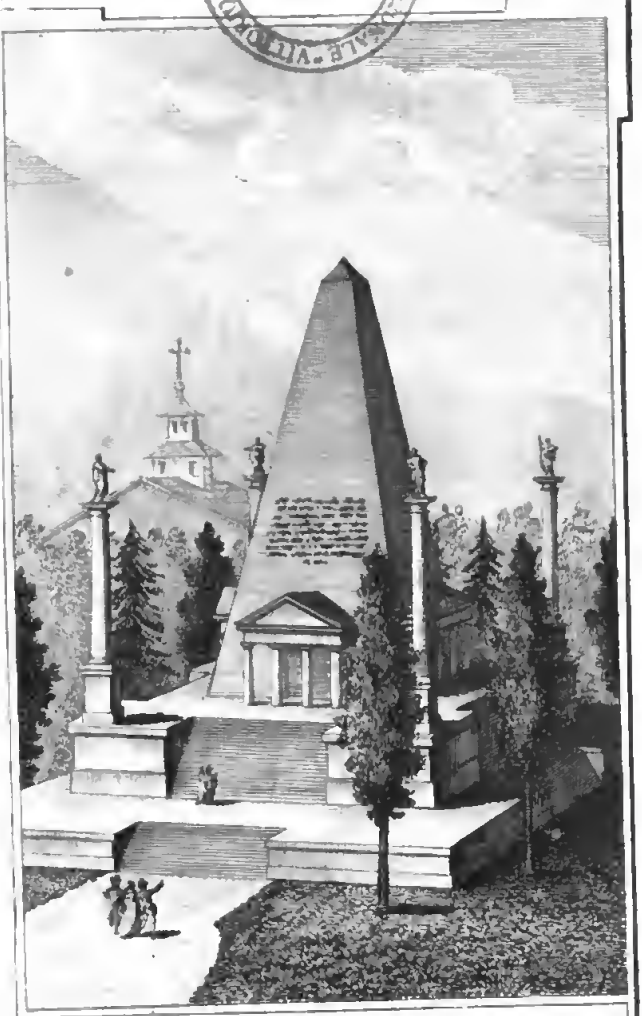
A PARIS,

Chez { CALIXTE VOLLAND, libraire, quai des Augustins, n.° 25.
LEVRAULT, quai Malaquais.

A STRASBOUBG,

Chez les frères LEVRAULT, libraires, rue des Juifs, n.° 33.

VITTORIO EMANUELE III° - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI



Tombeau de l'hermite Lazarille.

N. Ransonnette, fecit

650655

AVENTURES

ET ESPIÈGLERIES

DE

LAZARILLE DE TORMES,

ECRITES PAR LUI-MÊME.

Nouvelle Édition, ornée de quarante Figures, dessinées et gravées par N. Ransonnette.

TOME SECOND.

VITTORIO EMANUELE III° - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN IX. — 1801.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Le Corrégidor tombe malade : ses parens refusent l'entrée de la maison à Lazarille et sa famille.

Inventé Gravé par N. Ransonnette

Digitized by Google

AVENTURES

ET ESPIÈGLERIES

DE

LAZARILLE DE TORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Lazarille mauvais ménager. Il en est avoué par sa Femme. Mort du Corrégidor. Misère de Lazarille, après cette mort.

Après le départ de mes bons amis, dont j'ai parlé ci-devant, je ne fis que songer à eux, et considérant la faute que j'avais commise de ne les avoir point suivis, je m'abandonnai totalement à la

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

débauche, afin de m'accoutumer à vivre sans eux.

Mes nouveaux amis de table me les firent bientôt oublier. Je m'étais si bien fait à vivre à l'allemande, que je ne quittais plus le cabaret ni jour ni nuit.

Le mal était, que ce n'était plus aux dépens des Allemands. C'était moi qui payais pour tous, à mon tour; et je fus si bon ménager, que dans cinq ou six mois, je vis le bout de ce que j'avais pu épargner.

Je m'attachais si peu à mon emploi de Crieur, que le profit que je faisais, n'était pas suffisant pour fournir à mes moindres repas; et, lorsque l'argent me manquait, il fallait bien que ma femme y mît ordre, ou le Diable était à la maison.

Elle ne manquait pas de faire grand bruit, de son côté; monsieur le Corrégidor n'était pas pour moi dans nos querelles; il mettait toujours le holà, tantôt se servant de son autorité, tantôt

me représentant les choses doucement.

Quand je me trouvais en état de me servir de ma raison toute entière, je voyais bien qu'ils n'avaient pas tort. Aussi me faisais-je violence quelquefois, et je passais des trois et quatre jours dans ma maison, à songer à mes affaires.

Mais, ma foi, je ne pouvais y durer, et j'étais dans un état si violent partout ailleurs qu'au cabaret, qu'on m'aurait plutôt pu refaire, que de m'en faire quitter l'habitude.

On me prêcha tant néanmoins, et je fis tant de réflexions, que j'en vins à une assez grande réforme, et, au lieu de trois et quatre jours, je passais chez moi des semaines entières; mais, quelque effort que je fisse pour me contraindre, il était facile de voir que ma nature pâtissait.

Ma femme qui m'aimait dans le fond du cœur, ne put pas me voir souffrir long-temps; et d'ailleurs il me semblait que nous nous incommodions l'un l'autre. Du moins, un jour que nous étions seuls

au coin de notre feu, elle commença à me dire qu'elle voyait bien que ce n'était pas là ma vie. Elle me conseilla de suivre mon inclination et de me réjouir avec mes amis, et que Dieu y pourvoirait.

En effet, Dieu y pourvut si bien depuis ce temps-là, que je trouvais toujours mes poches garnies, et monsieur le Corrégidor et ma femme changèrent si bien de ton, que c'étaient eux qui me pressaient de leur laisser le soin du ménage, quand ils voyaient que je me voulais retirer, et m'attacher au soin de ma famille. Je n'entrais point dans les raisons qu'ils avaient d'en user ainsi; et, sans m'informer d'où le bien venait, je menais la vie la plus douce du monde.

Cependant, ma femme était accouchée d'un fils, et monsieur le Corrégidor, qui lui avait donné son nom, l'aimait comme ses yeux. Il me disait tous les jours que si Dieu lui faisait la grâce de le voir un peu grand, il voulait le faire élever, comme s'il eût été son pro-

pre fils, et lui donner tout son bien. J'admirais la bonté de cet homme pour un enfant qui ne lui était rien; et, dans ces belles espérances, je ne me mettais en peine d'autre chose que de vivre joyeusement, à mon ordinaire, m'en rapportant entièrement à monsieur le Corrégidor, pour l'entretien de ma famille, et pour tout ce qui pouvait arriver à l'avenir.

Je passais ma vie dans cette tranquillité, lorsqu'elle fut interrompue par la maladie de monsieur le Corrégidor; il fut attaqué d'une fièvre si violente, qu'elle le mit, dans trois jours, à l'extrémité.

Les parents qui prétendaient à son héritage, en furent bientôt avertis : ils se rendirent en foule chez lui; et, quoiqu'il semblât que leur intérêt les dût diviser, ils ne s'accordèrent que trop, à mon égard.

Leur premier soin fut de nous interdire, à ma femme et à moi, l'entrée de

la maison du Corrégidor; et, quoique le bonhomme nous demandât assez souvent, ils surent si bien lui faire entendre qu'il ne fallait plus penser aux choses de ce monde, qu'il passa doucement en l'autre, sans que nous pussions avoir la consolation de prendre congé de lui, et sans nous laisser de quoi nous souvenir de son amitié.

Un malheur ne vient jamais seul. Le Corrégidor était un homme d'autorité, qu'on n'aurait osé importuner pour une bagatelle comme était le loyer de notre maison.

Il se trouva, après sa mort, qu'il en était dû deux années entières. Celui à qui elle appartenait ne convint pas que c'était le Corrégidor qui l'eût louée pour nous, parce que ses héritiers n'en voulurent point demeurer d'accord; et il ne fit pas d'autre façon que de nous mettre sur le pavé, après avoir fait saisir, pour le loyer, le peu de meubles que nous avions.

De tant d'amis que je m'étais vus, il n'y avait pas huit jours, il n'en parut pas un seul pour m'assister dans ce pressant besoin, et pour me donner retraite; et, sans une dame charitable, qui prit ma femme pour donner à teter à un enfant qu'elle avait, et qui se chargea, pour Dieu, du soin de nourrir les miens, j'aurais été obligé d'aller faire par le monde, le gentilhomme ruiné par la guerre.

A la vérité, la mort du Corrégidor avait été, pour moi, pis que la guerre, la famine, et tous les autres fléaux ensemble.

J'avais, ce me semblait, encore une ressource en mon office de crieur; mais, misérable comme j'étais, et n'ayant plus de quoi fournir au cabaret, je ne pus plus entretenir mes pratiques : elles m'abandonnèrent, et je ne gagnais pas de quoi payer le louage de ma trompette de crieur.

Ce fut pour lors que je détestai mes

Allemands autant que je les avais aimés autrefois; et je connus bien, mais trop tard, que pour m'être accoutumé à la bonne chère en leur compagnie, je m'étais mis en état de la faire très-méchante, le reste de mes jours.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Lazarille en voyage rencontre l'Ecuyer son ancien maître

Inventé et dessiné par N. Ransonnette

CHAPITRE II.

Lazarille se résout à faire un voyage aux Indes. Il rencontre l'Ecuyer, son vieux maître, qui lui raconte ses aventures.

QUE faire, en cette extrémité? Je n'eus pas un meilleur parti à prendre, que d'aller chercher fortune au Nouveau Monde, puisque je n'avais plus de ressource dans le nôtre.

C'était un chemin frayé par beaucoup d'honnêtes gens qui me valaient bien, et il n'était pas bien nouveau en Espagne, lorsqu'on avait mal fait ses affaires, d'aller dans les Indes, pour tâcher de les raccommoder.

Je me résolus donc à faire ce voyage. Je vendis mon office de Crieur, pour m'équiper, et m'aider à en faire la dépense; et, après avoir pris congé de ma famille désolée, et baisé vingt fois

ma petite Thérèse, je partis un beau matin de Tolède, un bâton à la main, un bissac, avec quelque peu de hardes, sur l'épaule.

Je n'étais pas fait à la fatigue comme autrefois ; je faisais de fort petites journées, ménageant ma bourse le mieux que je le pouvais.

Un jour que j'étais parti assez matin du gîte, pour avancer chemin, je vis, devant moi, un homme qui marchait fort lentement, couvert d'un long manteau dans lequel il se tenait enveloppé. Il avait une longue épée dont le bout paraissait derrière le manteau, par un trou qu'elle y avait fait.

Ce n'était pas fort l'heure de la promenade; je fus surpris de trouver, dans le grand chemin, un homme en cet équipage, et je ne savais que penser de lui. Dans la crainte que j'eus qu'il ne fût là pour détrousser les passants, je le saluai d'un Dieu vous garde, Monsieur.

Je te pardonne, me répondit-il, sans tirer son manteau de dessous le nez; car, de la manière que je suis fait présentement, tu n'es pas obligé de me parler autrement.

Je fus surpris de sa réponse, que je pris d'abord pour une querelle d'Allemand; et, voulant lui ôter tout prétexte d'en mal user, ce n'a pas été mon dessein de vous offenser, Monsieur, lui repartis-je; au contraire....

Soit, interrompit-il assez brusquement, mais qui t'a donc appris à te servir de cette sotte manière de saluer les gens? Au Diable, si je ne crois que Dieu vous garde n'a été introduit au monde que pour m'en chasser.

Je le regardai plus attentivement, à ces paroles; et, comme il avait commencé d'abaisser son manteau, je pus voir son visage à découvert, et je le reconnus pour l'Ecuyer que j'avais servi autrefois.

J'en eus de la joie, pour bien des

raisons; et m'approchant de lui, est-il possible, mon ancien Maître, lui dis-je, que cinq ou six années aient si fort changé Lazarille de Tormes, que vous ne le reconnaissiez plus.

Il m'envisagea, et se jetant à mon cou, en vérité, Lazarille, me dit-il, je te pouvais bien méconnaître, gros et gras comme tu es, t'ayant vu si grêlé et si mince autrefois.

Après plusieurs embrassades et plusieurs paroles d'amitié, de part et d'autre, il voulut savoir où j'allais, et le lui ayant avoué, tu vas le même chemin que moi, me dit-il; allons de compagnie, et raconte-moi comme tu as passé ta vie depuis le soir que je fus obligé de te quitter pour les raisons qu'il te fut facile de deviner.

Je lui rendis compte de mes affaires, sans lui rien cacher, et je fis mon histoire si longue, que nous arrivâmes, comme je l'achevais, au village où nous devions nous reposer. J'entrai au

cabaret, et je l'invitai à me suivre.

J'allai chercher de quoi nous rafraîchir, nous nous connaissions dès longtemps, et il ne fit pas de façon avec moi, ni semblant de mettre la main à la bourse.

Il m'apprit ensuite que lorsqu'il fut sorti de la maison où nous demeurions à Tolède, sous prétexte d'aller changer la double-pistole, ne doutant pas que ceux qui lui demandaient de l'argent ne fussent ponctuels à le venir sommer de sa parole; et, considérant d'ailleurs le peu de moyens qu'il avait de subsister à Tolède, il résolut de retourner dans son pays, pour vendre le bien qu'il y avait, et aller ensuite chercher fortune.

Je fus surpris, ajouta-t-il, en approchant de chez moi, de voir mon pigeonnier rebâti, et quelques paires de bœufs dans les champs qui m'appartenaient, et que j'avais laissés en friche, à mon départ; je m'approchai d'un la-

boureur qui était auprès de la charrue; je lui demandai à qui il était, et je reconnus, par les réponses qu'il me fit, que, peu de temps après que j'eus quitté mon village pour des raisons que je t'ai dites autrefois, ce me semble, le même gentilhomme qui m'avait obligé d'en sortir, s'était mis en possession de mon bien, sans que personne s'y fût opposé, et s'y était accommodé comme je voyais.

Après avoir pris cette information, je me rendis chez un de mes anciens voisins; je fis publier mon retour dans le village. Celui qui s'était emparé de mon bien en fut surpris. Il ne put pas me méconnaître. Mon absence n'avait pas été assez longue pour donner lieu à cela.

Nous en vînmes à un accommodement; il m'offrit de me nourrir à sa table tant que je m'y trouverais bien, sinon de me faire un présent considérable, et qu'ainsi je le laisserais en repos.

J'acceptai le premier parti, sans pour-

tant m'engager à rien ; mais auparavant, je voulus régler qu'il me donnerait du moins la seconde place à sa table ; qu'il me saluerait dans les occasions, en disant : Serviteur, et qu'il ne serait jamais parlé de Dieu vous garde. J'aurais plutôt tout abandonné, que de me relâcher sur ce point.

Avec cet accommodement, je passai deux années dans notre lieu, traînant l'épée, et honoré à souhait des paysans ; mais enfin cette vie fainéante commença de m'ennuyer, et, m'apercevant, d'ailleurs, que l'on se familiarisait trop avec moi dans cette maison, je ne voulus plus me tenir au premier marché que j'avais fait avec le gentilhomme, et je lui fis entendre que je voulais aller à l'armée.

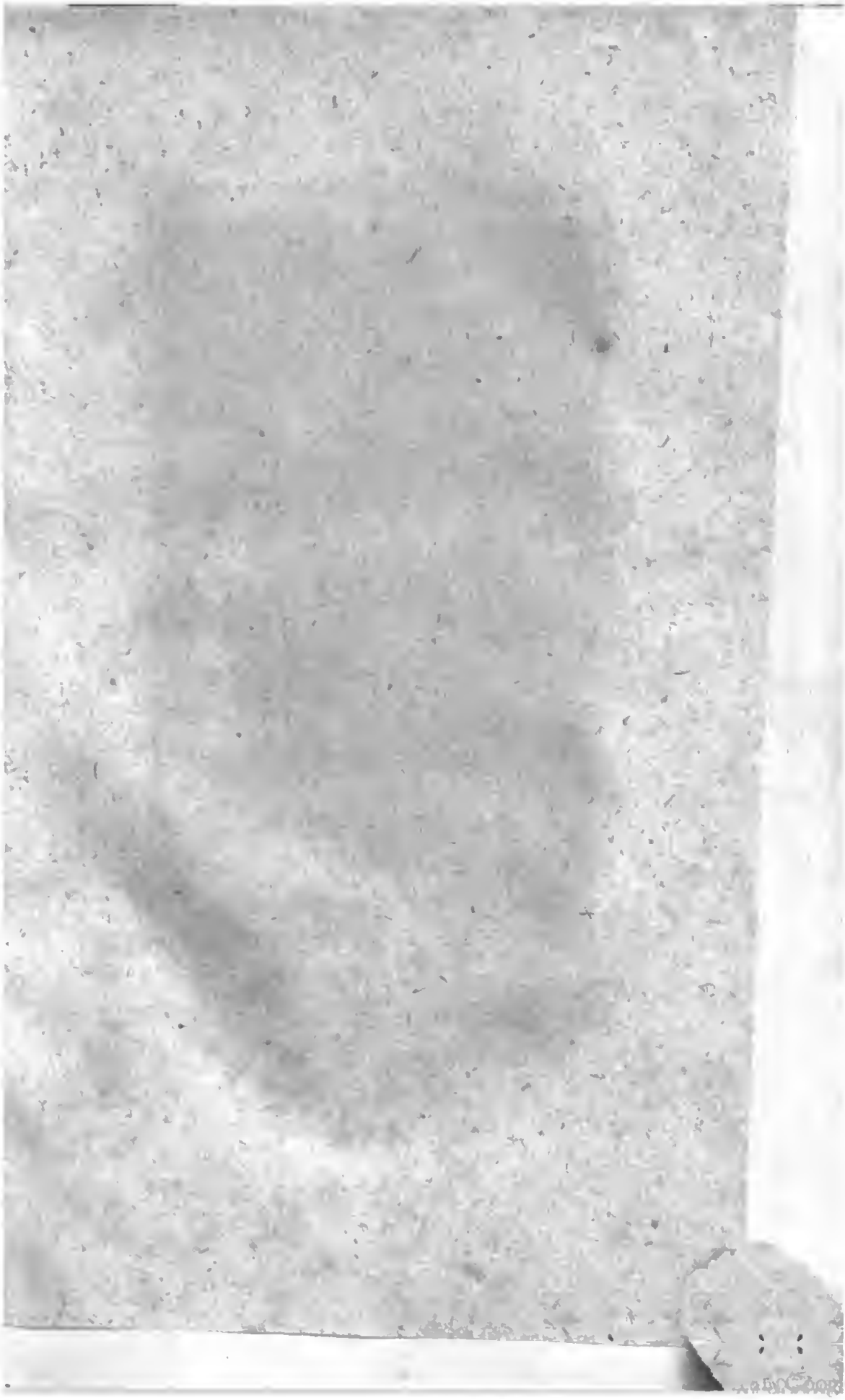
Il fut bien aise, de son côté, de se décharger de moi, et il me portait sur ses épaules. Il me donna donc fort généreusement un cheval de son écurie, et l'argent qui m'était nécessaire pour me mettre en campagne ; moyennant quoi

je lui fis une cession de tous mes droits et prétentions en bonne forme, et je pris congé pour jamais du lieu de ma naissance.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

L'Ecuyer s'enfuit pendant la nuit avec les habits et le bissac de Lazarille.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette



CHAPITRE III.

L'Ecuyer continue le récit de ses aventures: Il s'associe avec Lazarille pour faire le voyage des Indes, et s'enfuit pendant la nuit, avec les habits et le bissac de Lazarille.

Ce n'avait point été mon dessein, continua mon ancien maître l'Ecuyer, d'aller à l'armée; et, à un quart de lieue de mon village, je quittai la route de Catalogne pour prendre celle de Madrid, où j'espérais faire quelque fortune avec moins de danger. Car, à te dire la vérité, quoique j'eusse porté l'épée toute ma vie, je n'ai jamais eu beaucoup de penchant pour les armes; et comme j'ai toujours eu le cœur grand et les inclinations élevées, je me suis volontiers réglé sur les grands de notre nation, qui croient que tous les emplois de la guerre sont au

dessous d'eux, et qu'il y a de la bassesse à servir à l'armée.

Pour abréger, j'arrivai à Madrid; je vendis mon cheval, je louai une chambre un peu propre, et je commençai à reconnaître la ville.

Un soir, comme je me retirais chez moi, entre le jour et la nuit, passant dans une rue un peu étroite, j'y vis un carrosse arrêté. J'aperçus, dans le carrosse, une dame assez bien vêtue que je saluai, comme je crus y être obligé, parce que, pour passer, il me fallut presque mettre le nez dans la portière.

Je n'eus pas fait quatre pas qu'un laquais me vint tirer par le manteau, pour me dire que la dame du carrosse demandait à me parler. Vous serez surpris, Monsieur, me dit-elle, quand je l'abordai, de la liberté que je prends; je vous ai reconnu étranger, et j'ai lu, sur votre visage, que vous ne seriez pas homme à refuser un honnête emploi, si l'on vous le présentait.

Je la remerciai de sa bonté, et je lui avouai que c'était justement ce que je cherchais à Madrid; que j'étais un cadet qui n'avait pas de grands biens, et que....

Cela me suffit, interrompit-elle. Il y a longtemps que je souhaitais de rencontrer un homme fait comme vous. Madame de Los Garfios, à qui je suis, me persécute pour lui trouver un écuyer: c'est une dame de la première qualité de la cour : vous serez auprès d'elle à souhait, grands appointements, un laquais et un carrosse à vous, sans l'espérance de faire votre fortune

Je voulus la remercier encore; mais, point, point, dit-elle, vous me remercierez quand vous aurez vu ce que je sais faire pour les gens; montez en carrosse, et nous nous entretiendrons sur cela. En quel quartier logez-vous?

Je lui dis l'endroit où je logeais, et elle me dit: Bon, c'est justement de ce

côté-là que j'ai à faire, et je vous y veux conduire.

Je bénis cent fois, dans mon cœur, l'heureuse rencontre que le Ciel m'avait offerte, lorsque j'y pensais le moins. Dans le carrosse, elle me fit cent questions; et je laisse à penser si je pouvais cacher quelque chose à ma bienfaictrice, et si je ne lui dis pas à cœur ouvert tout ce qu'elle voulut savoir de mes affaires.

Nous arrivâmes dans ma rue; elle voulut, à toute force, monter dans ma chambre, pour voir comment j'étais logé: et, comme je voulais aller chercher de la lumière, elle ne voulut pas me le permettre. On y voit encore assez clair, me dit-elle en riant; et de la manière que j'en use avec vous, je ne serais pas bien aise d'être reconnue par quelqu'un, dans l'escalier.

Comme nous fûmes dans ma chambre, elle voulut que la porte en demeurât ouverte, et, commandant à son laquais de s'y tenir, pour prendre garde

que personne n'entrât, elle me mena, pour dernière faveur, dans ma ruelle, s'assit dessus mon lit, me fit asseoir auprès d'elle, et nous nous entretînmes au long de la manière que je serais avec madame la comtesse de Los Garfios.

Elle me donna des conseils sur la conduite que je devais tenir, me fit un portrait de chaque domestique en particulier; et, après m'avoir promis qu'elle m'enverrait chercher le lendemain, dans le même carrosse, pour me présenter, et nous être donné des assurances mutuelles d'une éternelle amitié, nous nous quittâmes.

Je l'accompagnai jusqu'au carrosse, avec la joie que tu peux penser; mais, comme je remontai à ma chambre avec de la lumière, je trouvai que pendant que la dame m'avait amusé par ses paroles et par tant de belles espérances, le petit laquais avait fourragé dans ma chambre, et n'y avait laissé que ce qu'il n'avait pu emporter au carrosse. Il n'a-

vait pas oublié ma valise, où j'avais mon linge, mes hardes, et presque tout mon argent.

Je courus à la rue comme un forcené, je suivis quelque temps le carrosse à la piste; mais, à la troisième rue, trois ou quatre carrosses y avaient passé, qui avaient pris diverses routes : et il fallut m'en retourner chez moi, pestant contre mon destin, contre la comtesse de Los Garfios, et contre ma sottise.

Ce fut, comme tu vois, mon cher Lazarille, continua l'Ecuyer, un méchant commencement de fortune. Je restai avec dix pistoles seulement dans ma bourse; et il m'en fallait mettre la moitié, pour le moins, à réparer une partie du désordre que le fripon de laquais avait fait dans mon ménage. Il fallait, avec cela, subsister, et je ne le pouvais pas faire longtemps sans emploi.

L'Ecuyer finit le conte de ses aventures, en me faisant connaître l'extré-

mité de sa misère. Ses habits étaient effectivement si méchants et tellement déchirés, que son corps y paraissait au travers; son chapeau, ses bas, enfin, tout ce qui servait à le couvrir ne valait pas vingt sols.

Je fus tellement touché de compassion, que je lui offris de souper et de coucher avec moi; ce qu'il accepta, sans se faire beaucoup prier. Je me mis aussitôt à le consoler le mieux que je pus, et lui dis que, puisque nous étions tous deux réduits à aller chercher aux Indes le bien que la fortune nous avait refusé dans notre pays, nous devions louer Dieu de l'heureuse rencontre qui nous avait mis ensemble; que nous nous entr'aiderions l'un et l'autre, et que c'était toujours une grande consolation d'avoir un ami à qui se confier, dans un voyage aussi long que celui que nous allions entreprendre.

Nous nous mîmes à souper, nous bûmes à la conservation de notre santé,

et jurâmes de vivre toujours en bons amis et camarades. Après le souper, nous allâmes coucher tous deux ensemble; nous continuâmes, dans le lit, de parler des projets de notre voyage pour les Indes, et nous convînmes entre autres qu'il retiendrait son nom de Dom Alonzo Fanegada, et que je prendrais celui de mon père, et me nommerais Dom Lazaro Gonzalez; que je me dirais gentilhomme aussi bien que lui, car il est bon et fort aisé de s'anoblir dans le pays où l'on n'est pas connu. Enfin, après plusieurs raisonnements, et mesures que nous avions prises, nous nous endormîmes assez tard.

Le lendemain, étant éveillé, je voulus me lever; mais, croyant prendre mes habits, je fus fort surpris de ne les point trouver, non plus que l'Ecuyer, qui était décampé à la pointe du jour, avec tout le butin, ne m'ayant laissé que de méchants haillons, pour me couvrir.

Je fus tellement saisi de douleur, que je pensai rester mort au lit. Aussi m'eût-il mieux valu mourir alors, que de survivre davantage, pour éviter tant de maux que j'ai soufferts depuis. Je m'écriai : Au voleur ! et je fis tant de bruit, que les gens de la maison montèrent à ma chambre.

Ils me trouvèrent comme un nageur, cherchant de quoi me couvrir par tous les coins de la chambre. Ils riaient comme des fous, et je jurais comme un charretier embourbé. Je donnais au Diable le voleur et le fanfaron, qui m'avait entretenu toute la nuit, de ses rodomontades, de la grandeur de sa personne et de sa race.

Le seul remède que j'eus à prendre, fut de voir si les habits de mon assassin d'Ecuyer me pourraient servir jusqu'à ce que Dieu m'en donnât d'autres ; mais c'était un labyrinthe, sans commencement et sans fin. Il n'y avait pas de différence entre les chausses et

le pourpoint. Je mis les jambes aux manches, et les chausses à mes bras, sans oublier les bas, qui ressemblaient aux manches d'un jacobin. Les souliers m'eussent pu servir de sandales, s'ils eussent eu des semelles. J'enfonçai le chapeau sur ma tête, et le mis, à cause qu'il me sembla moins gras. Je passerai sous silence la bonne compagnie de gens à pied et à cheval dont je me trouvais garni.

Lazarille à son retour des indes fait naufrage et se sauve en saisissant une planche.

Inventé & Gravé par N. Ransonnette

CHAPITRE IV.

Lazarille s'embarque à Carthagène. Le vaisseau fait naufrage à son retour des Indes. Il confesse un caporal, et change sa pénitence. Il est enfin sauvé, au moyen d'une planche qu'il saisit.

Me voyant donc délaissé de tout le monde, et bâti d'une manière si grotesque, je m'acheminai vers Carthagène, à dessein d'y prendre parti, et de m'embarquer pour les Indes.

On se moqua de moi partout où je passais. Les uns me dirent : Voici un chapeau qui n'est pas mauvais, avec cette belle plume; il semble à une coiffe à la flamande; les autres : La roupille est à la mode; elle ressemble à un toit à pourceaux, et ne peut être autrement, puisque tu es dedans. Monsieur, me dirent-ils, les poux vous courent si

gros et gras, que vous les pouvez tuer, et les envoyer, tout salés, à madame votre épouse

Un traître de garçon me dit : Lazarille, te voilà plaisamment équippé; tes bas te rendent les jambes comme une grue; tes sandales sont faites à l'apostolique... C'est, interrompit un officier, qu'il s'en va prêcher l'Evangile aux Maures. Ils m'en dirent de toutes les façons, et me firent tant de honte, que je fus obligé de me retirer à l'écart.

J'eus bientôt trouvé occasion de m'engager, je m'embarquai; et, après que nous eûmes fait les provisions de tout ce qu'il fallait pour la subsistance de notre voyage, les matelots tendirent les voiles, et les donnèrent au vent, qui les poussait et emportait avec une grande légèreté : la terre se cacha à nos yeux, et nous fîmes telle diligence, qu'en moins de trois mois, nous arrivâmes à bon port.

Je ne ferai point ici le récit des particularités qui me sont arrivées dans les Indes, non plus que de toutes les aventures que nous avons eues à notre retour; il suffira de dire que, lorsque nous étions sur le point de découvrir les côtes d'Espagne, j'étais monté sur le tillac, pour être des premiers à voir cette heureuse terre, qui était alors l'unique but de mes souhaits, et je rêvais agréablement au plaisir que j'aurais de retrouver ma femme et mes enfants, après trois années de dangers et de fatigues, et de leur faire part de la petite fortune que j'avais faite au pays d'où je venais.

Je me voyais devant moi la valeur de quatre ou cinq cents écus de marchandises, avec quoi j'espérais lever une boutique, et, avec mon industrie, faire subsister honnêtement ma famille, que je voulais établir à Cadix, comme le lieu le plus propre au commerce que je projetais; mais la fortune n'é-

tait pas encore lasse de me persécuter.

Il s'éleva tout à coup une tempête horrible, qui sépara la flotte. Le pilote et les matelots ayant abandonné notre vaisseau au gré des vents, nous fûmes deux jours entre la mort et la vie.

Les vagues montèrent jusqu'aux nues; la tourmente croissait à mesure que notre espérance diminuait : les pilotes et les mariniers nous désespéraient ; leurs gémissements et leurs pleurs étaient si grands, que je m'imaginai être au sermon de la Passion.

Avec ce grand bruit, il ne s'entendait rien de ce qu'on commandait; les uns couraient d'une part, les autres de l'autre. Ils voulurent tous se confesser, et s'adressèrent les uns aux autres, demandant l'absolution à des scélérats qui en avaient plus besoin qu'eux.

Le proverbe dit, *Rivière trouble, profit des pêcheurs.* Voyant donc que tous étaient occupés, je dis en moi-même : meure qui voudra, pourvu que je vive ; et des-

cendant au fond du navire, je trouvai grande abondance de pain, vin, pâtés et autres délicatesses dont personne n'avait soin.

Je commençai à manger de tout et remplir mon estomac pour faire provision jusqu'au jour du jugement, lorsqu'un soldat s'approcha de moi, me priant de le confesser ; et, étonné de me voir de si bon appétit, il me demanda comment je pouvais manger voyant la mort devant mes yeux.

Je lui dis que je le faisais de peur que l'eau de la mer, que je devais boire, ne me fît mal quand elle me noyerait : ma simplicité le fit rire aux abois de la mort.

Il y en eut plusieurs autres qui voulaient se confesser à moi, mais la hâte que j'avais de manger fit que je refusai de les entendre.

Le capitaine et les gens de considération, avec deux prêtres qu'il y avait, se sauvèrent dans l'esquif ; mais comme je ne faisais pas si bonne figure que ces

messieurs, je ne fus point du nombre de ceux qui entrèrent dedans.

Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de vin, et en mis autant dans mon estomac qu'il en put tenir. Un caporal me prit les mains, et étant aux abois de la mort, il me dit que j'écoutasse un péché qu'il me voulait confesser, c'était qu'il n'avait point accompli une pénitence qu'on lui avait donnée d'aller en pélerinage à Notre-Dame de Lorette, ayant eu beaucoup de commodités pour le faire, et que maintenant qu'il le voulait, il ne le pouvait pas.

Je lui dis que, par l'autorité que j'avais, je changeais sa pénitence, et qu'au lieu d'aller à Notre-Dame de Lorette, il s'en allât à Saint-Jacques.

Hélas! dit-il, je voudrais bien accomplir cette pénitence; mais comment le faire dans l'état où nous sommes: vu que l'eau commence déja d'entrer dans ma bouche. Je vous donne donc pour pénitence de boire toute celle de la mer, lui

dis-je ; mais cela lui fut encore aussi impossible, car il y en avait bien d'autres qui en burent autant que lui.

Me voyant au dernier danger, lorsque l'eau entrait partout dans le vaisseau, je remontai promptement en haut, et m'étant déshabillé à demi, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre, je me saisis d'une planche, lorsque nous nous allâmes briser contre un rocher. Et quoique je ne susse pas nager, je fus porté par ce moyen le long du rivage, où des pêcheurs me trouvèrent sans mouvement, et embarrassé dans la mousse et autres herbes qui naissent dans l'eau.

CHAPITRE V.

Des pêcheurs trouvent Lazarille dans leurs filets, et le tirent de l'eau. Ils le prennent pour un monstre marin, et l'obligent à l'être malgré lui. Ils l'ajustent comme un Triton, pour le faire voir au public.

Le rivage où les vagues m'avaient poussé était fort éloigné du rocher où nous nous étions brisés. Il n'était venu jusques-là, que ma planche et moi, de tout le débris de notre vaisseau.

Les pêcheurs, comme j'ai dit, m'ayant aperçu dans leurs filets, me prirent d'abord pour quelque monstre marin, tant j'avais la peau ridée, le visage défiguré, et tout le reste déguisé par les herbes qui m'enveloppaient. Ils me tirèrent de l'eau avec des crochets, de peur de casser leurs filets, et revinrent de leur erreur, après m'avoir bien considéré ; mais la figure

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Des pêcheurs trouvent Lazarille dans leurs filets et le prennent pour un monstre marin.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

Digitized by Google

que je faisais alors, leur donna une pensée qu'ils exécutèrent après.

Il me firent rendre l'eau que j'avais bue, et je commençai à respirer. Ils m'ôtèrent les habits qui m'étaient restés, et me portèrent dans leur cabane, où, quelques heures après, je repris mes esprits; je me trouvais nu et méconnaissable à moi-même, sur une méchante paillasse.

Cependant les pêcheurs avaient tenu conseil entre eux; et, lorsque je recommençais à rendre graces à Dieu de m'avoir tiré du danger qu'il me souvenait d'avoir couru, et à me plaindre en même temps de ma mauvaise fortune, qui m'avait fait perdre, dans un instant, ce que j'avais gagné avec tant de peine, pendant trois années, un des pêcheurs, et le plus malin d'entre eux, s'approcha de moi et me tint ce discours :

Monsieur le Triton, soyez le bienvenu. Ne pourriez-vous pas nous donner des nouvelles de ce qui se passe parmi les peuples marins? Moi, Triton! lui dis-je,

et ne voyez-vous pas que je suis un homme comme vous ? Un homme ! me dit le pêcheur ; tu es un Triton, ou un monstre marin, comme tu voudras t'appeler.

Les autres s'approchèrent sur cela, et dirent qu'il n'y avait pas de doute que j'en fusse un. Je leur jurai vingt fois que j'étais un homme, et autant homme que le fils du meilleur bourgeois de Madrid ; que j'étais marié, et que j'avais femme et enfants. Ils feignirent de n'en rien croire, et me soutinrent que j'étais poisson, et, pour me le persuader, ils me firent voir dans un miroir. Quoique je parusse à moi-même affreux, je leur niai que je fusse poisson, mais que j'étais un homme.

Point tant de raisonnements, dit le malicieux pêcheur : tu es un Triton, et des plus hideux ; tu n'as qu'à te taire, si tu ne veux être mis en rouelles, et salé comme nos thons.

Je voulus répliquer ; mais le pêcheur commença à prendre son couteau, comme pour exécuter ses menaces, et, voyant

qu'il n'y avait point de remède, je me résolus à être ce qu'ils disaient, Triton, monstre marin et hareng même, s'ils l'eussent voulu.

Je ne savais cependant à quoi cela devait aboutir; mais j'en fus bientôt éclairci, lorsque je vis venir les pêcheurs avec une cuve qu'ils remplirent d'eau. Ils m'enveloppèrent ensuite d'herbes et de mousse, m'emmaillottèrent et me serrèrent avec une corde, en sorte que je n'avais de libre que la tête, et ressemblais à un de ces Dieux Termes, qu'on met dans les jardins.

Ils me mirent une longue barbe de glaïeuls, et un chapeau de mousse; et, en cet équipage, me couchèrent sur le ventre, dans la cuve qui était plate et en ovale, faisant paraître, du bout de mes pieds, une queue de thon, qu'ils y avaient ajustée, et me tenaient la tête élevée hors de l'eau, au moyen d'un support en glacis, qu'ils m'avaient mis sous l'estomac.

Ils avaient attaché une corde à ma barbe

postiche : la corde passait dans une poulie qui était au fond de la cuve, et le bout en venait sortir par un trou qu'ils avaient fait du côté des pieds, à fleur d'eau ; de sorte qu'en tirant le bout de cette corde, ils me faisaient enfoncer la tête dans l'eau, toutes les fois qu'ils voulaient.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Lazarille déguisé en Triton est porté dans toute l'Espagne.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

CHAPITRE VI.

Lazarille, déguisé en Triton, est porté par l'Espagne.

LORSQUE ces coquins de pêcheurs eurent bien ajusté leur machine, ils publièrent partout qu'ils avaient pêché un Triton ; et tant de monde de tout le voisinage me vint voir ce jour-là, que, quoique les pêcheurs ne prissent qu'un quart de réale par chaque personne, ils ne laissèrent pas de faire une somme considérable.

Je voulus parler, lorsque le monde commença à venir ; mais celui qui avait soin de conter l'histoire du Triton, et qui était assis du côté de la cuve, tirant la corde toutes les fois que je voulais ouvrir la bouche, me faisait enfoncer la tête dans l'eau comme une grenouille, et je fus obligé enfin de me taire, de peur d'étouffer.

Les pêcheurs, ravis de voir si bien réussir leur invention, et alléchés par le profit qu'ils avaient commencé à faire, projetèrent entre eux de me porter par toutes les villes et villages d'Espagne. Pour cette fin, ils envoyèrent demander permission aux seigneurs del'Inquisition, de montrer au public un poisson qui avait le visage d'homme; ce qu'ils obtinrent assez facilement, au moyen de quelque présent qu'ils firent à leurs seigneuries, de la meilleure pêche qu'ils avaient prise.

Ils me portaient dans une charrette; l'un y servait de charretier, l'autre était celui qui avait soin de rapporter ma vie aux spectateurs; et le troisième était monté sur la charrette, pour avoir soin de tirer la corde, si l'envie me prenait de parler, lorsque nous rencontrions quelqu'un. Ils me permettaient seulement de le faire, lorsque nous nous trouvions seuls.

Je leur demandai un jour, qui diable

leur avait mis dans la tête que j'étais un monstre marin? Vous voyez bien, en conscience, leur disais-je, que je suis un homme parlant, buvant et mangeant comme vous; et vous ne devez point me tenir dans cette vilaine eau, qui me fera crever à la fin.

Tais-toi, si tu n'as rien de meilleur à dire, me dit mon garde; nous savons mieux ce qu'il te faut que toi-même. Etant poisson, comme tu l'es, sans contredit, tu ne saurais demeurer une heure hors de l'eau, sans mourir, et tu dois remercier Dieu d'être tombé entre les mains de gens, comme nous, qui savons ce que c'est que de gouverner un monstre marin.

Je n'eus rien à lui répliquer, d'autant moins que je sentais déja qu'il commençait à tirer la corde, pour achever de me convaincre, en me faisant faire le plongeon, et je me résolus à être poisson, tant qu'il plairait à Dieu, et à ces diables de pêcheurs. Ils se moquaient du pauvre

Lazarille, et chantaient à leur aise : Vive, vive le poisson qui nous donne à manger, sans qu'il nous faille travailler.

Ils eurent l'effronterie de me mener à Madrid, où le gain fut encore plus grand, par le grand nombre de courtisans ; gens qui, à cause de leur oisiveté, se font un plaisir de se trouver à toutes sortes de spectacles, et par conséquent sont plus curieux des nouveautés que le menu peuple.

Cependant leur profit fut moins considérable, dans cette fameuse ville, qu'ils se l'étaient imaginé, et ils reçurent un choc auquel assurément ils ne s'étaient point attendus.

Parmi les personnes qui me vinrent voir, il se trouva quelques écoliers, gens malicieux au dernier point, qui, m'ayant examiné un peu trop curieusement, il y en eut un qui se mit à dire, assez haut, aux autres : Ma foi, c'est un Triton, comme j'en suis un ; ce sont ici de bons fourbes ; si j'étais des officiers de justice, j'enver-

rais les matelots et le poisson aux galères, après leur avoir fait faire le tour, par la ville, comme ils le méritent.

Hélas ! dis-je, en moi-même, que j'en voudrais bien être quitte pour cent coups de fouet et dix ans de galères ! j'y souffrirais bien moins qu'ici. Je priais Dieu en moi-même qu'ils le fissent, pourvu qu'ils me tirassent de là, et leur voulais aider, disant qu'ils avaient raison. Mais à peine eus-je ouvert la bouche, que ma sentinelle me l'avait plongée dans l'eau.

Les cris qu'ils jetaient tous, quand je me plongeai ou, pour mieux dire, quand on me plongea, empêchèrent que les écoliers ne passassent plus avant en leurs discours.

Ils me jetaient du pain que je dépêchais promptement, avant qu'il eût le loisir de se tremper ; mais on ne m'en donnait pas la moitié de ce que j'en eusse mangé. Je me ressouvenais de l'abondance de Tolède, de mes amis les Alle-

mands, et de ce bon vin que j'avais coutume de crier par la ville. Je priais Dieu qu'il me fît un second miracle de Cana en Galilée, et ne permît point que je mourusse par les mains de l'eau, ma capitale ennemie.

Cependant, ce discours avait tellement alarmé mes conducteurs, qu'ils appréhendèrent, avec juste raison, que quelque autre ne raisonnât aussi juste que les écoliers avaient fait. Ils délogèrent, le jour même, pour m'aller encore promener par la campagne où le monde était plus facile à tromper.

Un jour que nous étions logés à un village entre Madrid et Tolède, il se trouva que la nuit étant venue, et voyant que mes gardes dormaient d'un profond sommeil, je tâchai de me délier; mais les cordes étant mouillées, il me fut impossible d'en venir à bout.

Je me voulus écrier; mais, comme je considérais que cela ne me servirait de rien, puisque le premier qui m'en-

tendrait, me fermerait la bouche avec un seau d'eau, je commençai donc à me vautrer dans ce bourbier, et me tourner et retourner avec tant de force et d'impatience, que la cuve se renversa sens dessus dessous. Toute l'eau se répandit; et moi, me voyant libre, je me mis à crier au secours.

Les pêcheurs, voyant le tour que je leur avais joué, accoururent tout épouvantés, et pourvurent au remède, qui fut de me fermer la bouche avec de l'herbe; et, pour confondre mes cris, ils en faisaient encore de plus grands, criant, justice, justice!

Parmi ce désordre, ils remplirent de rechef la cuve d'eau d'un puits qui était là, avec une vîtesse incroyable.

L'hôte sortit avec une hallebarde, et tous ceux de la maison avec lui; ceux-ci avec des broches, et les autres avec des bâtons. Les voisins y accoururent avec un commissaire et six sergents, qui passaient par là.

On demanda aux mariniers ce que c'était : ils répondirent que c'étaient des voleurs qui voulaient enlever leur monstre marin. L'hôte regarda partout s'ils sortiraient par quelque porte ; les autres, s'ils sauteraient d'un toit à l'autre, tandis que mes gardes m'avaient déja remis dans la cuve.

Il arriva que l'eau qui s'en était répandue tomba, par un trou, dans une chambre basse, en forme de cave, sur un lit, où dormait la fille de la maison, qui y avait reçu par charité, cette même nuit, quelqu'un de ses galants. Ils s'épouvantèrent tellement du déluge qui se déborda sur le lit, et des cris que nous poussions tous ensemble, que, sans savoir ce qu'ils faisaient, ils se jetèrent tous deux par une fenêtre.

Il faisait fort clair de lune, ce qui fit qu'on les aperçut aussitôt, et qu'on recommença à crier : au voleur, au voleur!

Les sergents et le commissaire cou-

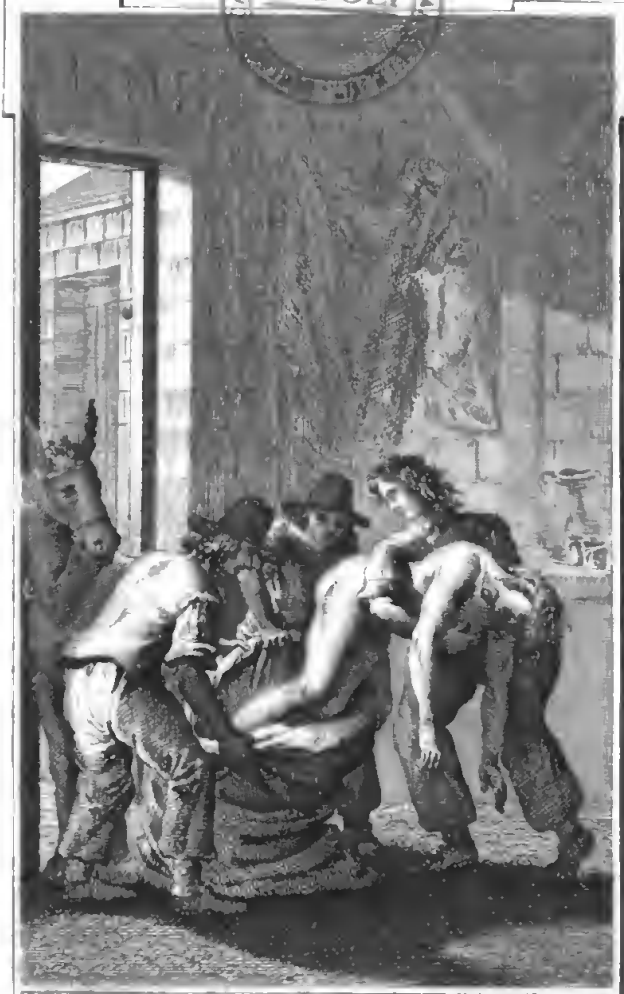
rurent après, et les attrapèrent en peu de pas, parce que, comme ils étaient pieds nus, les pierres les empêchaient de courir : ainsi, sans être ouïs, ils furent mis en prison. Les pêcheurs sortirent de grand matin, et s'en allèrent à Tolède, sans s'informer de ce que devinrent la fille et son galant.

CHAPITRE VII.

Lazarille est mené à Tolède. Il s'évanouit à la vue de sa femme, qui est enceinte, et qui se va remarier.

L'INDUSTRIE des hommes est vaine; leur savoir est ignorance, et leur pouvoir est faiblesse, lorsqu'ils ne sont pas fortifiés et conduits par Dieu. Mon travail servit seulement à augmenter le soin et la vigilance de mes gardes, lesquels, ennuyés de l'alarme que je leur avais donnée la nuit passée, me donnèrent tant de coups de bâton par le chemin, qu'ils me laissèrent à demi-mort, disant: Vous voulez donc vous en aller, maudit poisson? vous ne connaissez pas le bien qu'on vous fait, en ne vous tuant pas; vous ressemblez au chêne, qui ne donne son fruit qu'à coups de bâton.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EM... NAPOLI



Les marinier s mettent dans un sac Lazarille qu'ils croyent mort et veulent le jetter à la rivière.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

Ainsi tourmenté, battu et presque mort de faim, ils me conduisirent enfin à Tolède. Ils louèrent une petite salle basse de la maison même où j'avais autrefois demeuré. Toute la ville y accourut, et je fus surpris d'y voir venir, avec les autres, ma femme et ma petite Thérèse, qui pouvait avoir alors cinq ou six ans, et qui me parut jolie comme un ange. Hélas ! je ne pus empêcher que deux fleuves de larmes ne coulassent de mes yeux.

Je pleurais et soupirais ; mais c'était avec la dernière précaution, afin qu'on ne me privât pas d'un objet si cher, pour la vue duquel j'eusse souhaité cent yeux, pour la mieux contempler ; quoiqu'à la vérité, il eût été meilleur pour moi que ceux qui me privaient de la parole, m'eussent privé en même temps de la vue, parce que regardant attentivement ma femme, je la vis, je ne sais si je le dirai, je la vis, dis-je, le ventre jusqu'à la bouche.

Je laisse considérer au Lecteur l'étonnement dont je me trouvai saisi, et la colère que j'eus de ne pouvoir me persuader qu'elle fût enceinte de moi, puisqu'il y avait plus de trois ans que j'étais absent.

Lorsque j'étais avec elle, et que nous vivions ensemble, elle me disait: Lazarille, ne crois point que je te fasse tort; car tu ferais mal de le croire. Je demeurai si satisfait de sa parole, que je fuyais les mauvaises pensées que me causaient les médisances qu'on fit d'elle, comme le Diable l'eau bénite.

Je passais ma vie joyeusement, content et sans jalousie, qui est une maladie de fous. J'ai considéré souvent en moi-même, que ce que l'on dit des enfants n'est qu'une pure appréhension; car, combien y a-t-il de pères qui aiment ceux qu'ils croient être à eux, quoiqu'ils n'en tiennent que le nom? et combien y en a-t-il d'autres qui les haïssent, à cause d'une imagination chimérique

qu'ils se mettent dans l'esprit, croyant que leurs femmes leur font porter les cornes.

Je voulus compter les mois et les jours de mon absence ; mais je trouvais fermé partout le chemin de ma consolation : l'âge de ma petite Thérèse acheva de me convaincre. Je m'imaginai que peut-être ma bonne compagne était hydropique ; mais cette imagination ne me dura guères, et je fus bientôt convaincu, à ma honte, de tout ce qu'on m'avait dit du Corrégidor, pendant sa vie ; car au même temps qu'elle s'en allait, deux vieilles commères, qui restèrent-là, commençèrent à se dire l'une à l'autre : Que vous semble de la Vrigède ; son mari ne lui manque point. De qui est-elle grosse, demanda l'autre ? De qui ? poursuivit la première, du seigneur Lorenzo, qui est si bon, que, pour éviter le scandale de la voir accoucher dans sa maison, sans avoir de mari, il la mariera dimanche, avec Pierre le Gabach, qui sera aussi patient que le compère Lazarille.

Ce fut là cette mortelle atteinte, qui toucha si vivement la plus sensible partie de mon ame. Le cœur commença à me défaillir, et moi à suer de l'eau, et m'affaiblir tellement, que je ne pus m'empêcher de tomber évanoui dans la cuve.

Les pêcheurs s'en aperçurent, et ayant fait sortir le monde de la salle, ils me tirèrent la tête de l'eau en diligence. Ils me trouvèrent sans pouls et sans haleine. Ils vidèrent la cuve, s'empressèrent fort pour ma conservation, qui leur était devenue si importante, et se lamentaient, pleurant la perte qu'ils faisaient en moi, qui n'était pas petite pour eux. Ils me tirèrent de la cuve, et me voulurent faire regorger l'eau que j'avais bue; mais ce fut en vain, et ils me crurent mort.

La peur qu'ils eurent que ma mort ne découvrît leur fourberie, fit résoudre ces trois bourreaux à me jeter la nuit dans la rivière, et à sortir du pays; mais Dieu

ouvrit les portes de sa miséricorde, et empêcha le coup funeste dont j'étais menacé, comme vous verrez dans le chapitre suivant.

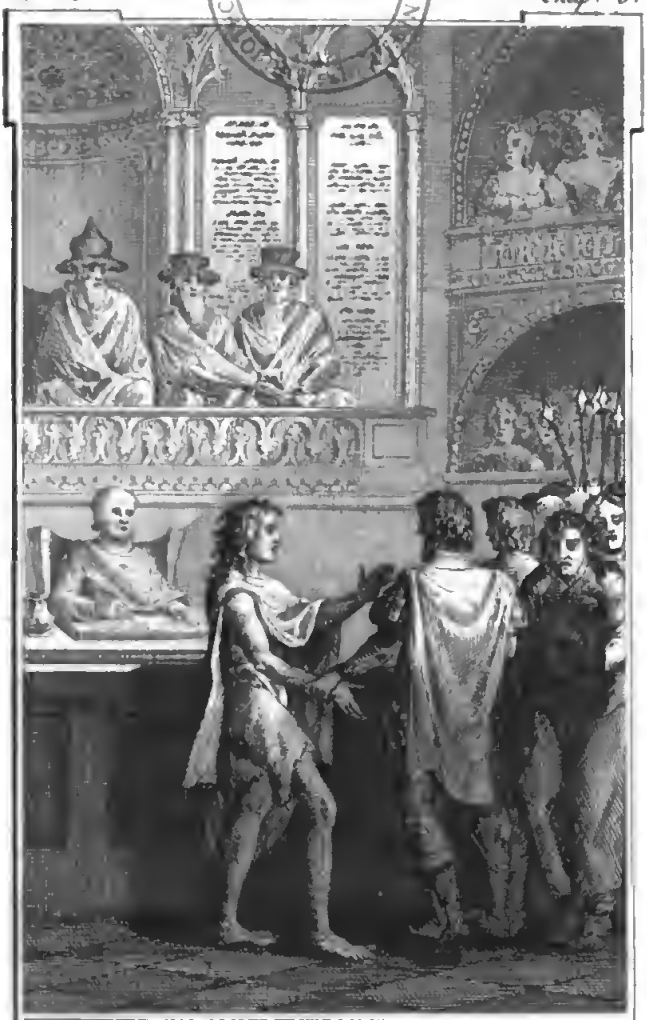
CHAPITRE VIII.

Lazarille est porté sur un mulet, dans un sac, pour être jeté à la rivière, par les mariniers, qui le croient mort. Il est sauvé par la ronde, et ses conducteurs sont punis.

Ces bourreaux sachant que la mort ne se joue point, comme ce n'est pas aussi sa coutume, me mirent dans un sac, qu'ils mirent de travers, sur une des mules qui servaient à tirer leur charrette. Le bonheur voulut que quand ils me mirent sur le mulet, ce fut sur le ventre; et comme j'avais la bouche en bas, le mouvement de la mule me fit rendre l'eau que j'avais avalée, et revenir le sentiment.

Je reconnus que j'étais hors de l'eau; mais je ne savais où j'étais, ni où l'on me portait. J'entendis qu'ils parlaient de me jeter dans la rivière, disant: il est

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI



Lazarille se fait reconnoître devant ses juges par son capitaine et Dom Lorenzo.

Inventé et Gravé par E. Ronconnette

Digitized by Google

nécessaire pour notre sûreté de chercher un endroit qui soit fort profond, afin qu'on ne le trouve si tôt. Un autre répliqua, qu'il fallait me lier une grosse pierre au col, afin que je demeurasse au fond. Par ce discours, je reconnus leur intention, m'imaginant ce que ce pouvait être, je vis que le corbeau ne pouvait être plus noir que ses ailes. Pendant que je considérai le danger où j'étais, j'entendis le bruit de quelques gens qui passèrent assez près de moi, et me mis à crier de toute ma force : A l'aide ! au meurtre !

C'était la ronde qui passa heureusement pour mon grand bonheur : ils accoururent aux cris, et nous entourèrent dans un moment. Ils reconnurent le sac, et y trouvèrent le pauvre Lazarille, comme un merlus sec, détrempé dans l'eau. Ils nous conduisirent tous en lieu de sûreté, les meneurs, la mule et moi. Les pêcheurs enrageaient de se voir pris, et je me réjouis, de mon côté, de me voir libre. Ils mirent les pêcheurs dans un ca-

chot, et moi je fus mis dans un bon lit.

On nous interrogea le lendemain matin. Les pêcheurs confessèrent qu'ils m'avaient porté par toute l'Espagne ; mais qu'ils l'avaient fait, croyant que j'étais poisson, et ayant pour cela obtenu permission des seigneurs de l'inquisition.

Enfin, ces vilains me menèrent en lesse, tellement attaché, que je ne pouvais pas même parler. Ils firent venir ma bonne femme Vrigède, pour vérifier si j'étais Lazarille de Tormes, que je disais être.

Ma femme entra, et me regardant attentivement, elle me dit qu'il était vrai que je ressemblais à son bon mari ; mais qu'elle croyait que je n'étais pas lui, parce qu'encore qu'il fût une grande bête, il eût été plutôt un monstre qu'un poisson : et ayant dit cela, elle fit une grande révérence, et se retira.

Le procureur de mes bourreaux requit qu'on me brûlât ; parce que sans doute j'étais un monstre, et qu'il s'obligeait à

le prouver. Ce serait bien le Diable, disais-je, en moi-même, s'il y avait quelque enchanteur qui me poursuivît et me transformât en ce qu'il voudrait.

Les juges lui commandèrent de se taire. On envoya chercher, à ma requisition, le nouveau galant de ma femme, dom Lorenzo, qui avait toujours été de mes amis, pendant la vie du Corrégidor, et qui (à ce que j'avais appris le jour précédent, par les deux vieilles commères) était le père de l'enfant dont ma femme se trouvait enceinte.

Lorsqu'il fut arrivé, me voyant décoloré et ridé comme je l'étais, il dit qu'il ne me connaissait ni à la taille, ni au visage. Je lui remis en mémoire quelque chose et même plusieurs secrets qui s'étaient passés entre nous, particulièrement je lui dis qu'il se souvînt d'une nuit que je l'avais trouvé chez nous, dans la chambre de ma femme.

Alors, afin que je ne passasse plus avant avec de si bonnes preuves, il avoua qu'il

était vrai que j'étais son bon ami Lazarille.

Le procès fut conclu, avec le témoignage du capitaine, sur le vaisseau duquel j'avais servi, et qui était de ceux qui échappèrent à la tourmente dans l'esquif, disant que j'étais en personne son serviteur Lazarille. Ce qui fut confirmé par le rapport du temps et du lieu auxquels les pêcheurs dirent qu'ils m'avaient pêché.

Ils furent condamnés à deux cents coups de fouet, et confiscation de tous leurs biens, une partie au roi, l'autre aux prisonniers, et la troisième à Lazarille.

On leur trouva deux mille réales, deux mules et une charrette ; de quoi, tous frais rabattus, il me resta pour ma part trente ducats. Les mariniers demeurèrent pelés et écorchés, et moi riche et content, parce qu'en ma vie je ne m'étais jamais vu tant d'argent à la fois.

Je m'en allai chez un de mes amis, où,

après avoir avalé quelques verres de vin, pour m'ôter le méchant goût de l'eau, et m'avoir équipé en brave, je commençai à me promener comme un comte, mangeant comme un roi, honoré de mes amis, craint de mes ennemis, et caressé de tous.

Les maux passés me semblaient un port de salut, et les espérances de l'avenir un paradis de délices. Les travaux humilient, et la prospérité enorgueillit l'homme. Tant que durèrent mes trente ducats, je n'aurais pas cédé à un roi. Voilà le naturel des Espagnols: lorsqu'ils ont une réale, ils se croient des princes. Si vous demandez à quelque coquin qui il est, il vous répondra d'abord qu'il descend des Goths, et que sa fortune adverse le tient abaissé; il ne cédera non plus à qui que ce soit, se tenant du moins aussi noble qu'un autre.

Tous les Espagnols sont de même, et mourront plutôt de faim que de se mettre en quelque métier; ou, s'ils s'y met-

tent, et en apprennent un, c'est avec tant de mépris, qu'ils ne travaillent point, ou ils travaillent si mal, qu'à peine se peut-il trouver un bon artisan dans toute l'Espagne.

Je me souviens qu'il y avait un ravaudeur à Salamanque, qui, lorsqu'on le menait travailler en quelque endroit, faisait toujours des discours et des plaintes de la fortune, qui le réduisait à s'occuper à un si vil office, étant descendu de telle maison et de tels parents, connus de tout le monde par leur valeur et leur noblesse.

Je demandai un jour à son voisin, quels avaient été les parents de ce fanfaron; il me dit que son père foulait les raisins en automne, et tuait les pourceaux en hiver, et sa mère en lavait les tripes.

J'avais acheté un habillement de velours ras, et une cape rayée, de ras de Ségovie; je portais une épée, du bout de laquelle je dépavais les rues. Je ne voulus point aller voir ma femme quand je sortis de la prison, pour faire desirer

ma vue, et me venger du mépris qu'elle avait fait de moi. Je m'imaginai que me voyant si bien vêtu, elle se repentirait, sans doute, et me recevrait à bras ouverts.

Mais un More ne change point de peau, quelque changement qu'il arrive; je la trouvai accouchée, et nouvellement remariée. Quand elle me vit, elle se mit à crier : Qu'on m'ôte de devant moi ce poisson détrempé, ce visage d'oison pelé; que si l'on ne le fait promptement sortir, je me leverai et lui arracherai les yeux de la tête.

Je lui répondis froidement, avec une extrême patience : Tout beau, ma mie, ne vous pressez pas tant; car si vous ne me reconnaissez point pour votre mari, je ne vous connais point pour ma femme: rendez-moi ma fille, et nous serons amis comme auparavant.

J'ai gagné du bien, poursuivis-je, pour la marier honorablement. Il me semblait que ces trente ducats devaient être

comme les cinq sols du petit Jean de Dieu, qui, en les dépensant, en trouvait cinq autres dans sa bourse; mais comme j'étais Lazarille du Diable, je ne réussis pas de même, comme on le verra par la suite.

Ma femme s'opposa à ma demande, disant que sa fille n'était point à moi; et pour preuve de cela, elle me montra l'extrait du baptistaire, qui fut conféré avec les matrimoniaux : il se trouva que la fille était née quatre mois après la première connaissance que j'avais eue de ma femme.

Je fus tout-à-fait surpris; ayant toujours cru que la fille était à moi, quoiqu'il n'y eût rien de moins. Je secouai la poudre de mes souliers, et me lavai les mains, marque de mon innocence, et de mon départ éternel. Je tournai les épaules, aussi consolé que si je ne les eusse jamais connues, et je sortis de la maison.

Je fus trouver mes amis, pour leur conter mes affaires. Ils me consolèrent,

sans qu'il fût besoin de beaucoup de raisons pour cela. Je ne voulus point reprendre mon premier état de Crieur, parce qu'il ne s'accordait pas avec les voleurs que j'avais chargés.

Comme je me promenais un jour, depuis la porte de Visagra jusqu'à celle de Saint-Jean-des-rois, je rencontrai une vieille, de ma connaissance, qui, après m'avoir salué, me dit que ma femme s'était adoucie, ayant su que j'avais de l'argent, et particulièrement que le Gabach l'avait étrillée d'importance.

Je la priai de me raconter comment ce changement s'était pu faire: Elle me dit que le sieur Lorenzo et ma femme s'étaient mis un jour à se consulter, s'il serait bon de me reprendre encore une fois, et de chasser le Gabach, alléguant des raisons pour et contre.

La consultation ne put être si secrète que le nouveau marié n'en sentît le vent. Il le dissimula pourtant, jusqu'à ce qu'étant allé un jour travailler à un jardin

d'oliviers, quand sa femme lui porta son dîner, il l'attacha au pied d'un arbre; l'ayant premièrement dépouillée, il lui donna plus de cent coups de fouet, et non content de cela, ayant fait un paquet de tous ses habits, et lui ayant ôté ses bagues, s'était enfui avec le butin, la laissant attachée nue et dolente, où sans doute elle serait morte, si par bonheur le sieur Lorenzo ne l'avait envoyé chercher.

Et poursuivant son discours, elle me dit qu'elle croyait assurément que si j'employais des intercesseurs, ma femme me recevrait comme auparavant, parce qu'elle lui avait entendu dire ces mêmes paroles:

Ah! malheureuse! pourquoi ne recevrais-je pas mon pauvre Lazarille, qui est aussi bon que le bon pain; point dédaigneux, point scrupuleux, et qui me laissait faire tout ce que je voulais?

L'avouerai-je, ces derniers mots me touchèrent jusqu'au cœur, et me renversèrent sens dessus dessous; peu s'en fallut

que je ne suivisse le conseil de la bonne vieille. Je voulus pourtant, avant toutes choses, communiquer l'affaire à mes amis, pour prendre leur avis sur une affaire aussi importante.

CHAPITRE IX.

Lazarille plaide contre dom Lorenzo et contre sa femme : ce qui en résulte.

Il semble que les hommes soient de la race ou de la nature des poules ; car si nous voulons faire quelque bien, c'est en criant et caquetant comme elles, afin que tout le monde l'entende ; et si c'est du mal, nous ne voulons pas que personne le sache, de peur qu'on ne nous blâme ; ce qui serait bon qu'on nous empêchât.

Je fus voir un de mes amis, chez lequel j'en trouvai trois assemblés ; car depuis que j'avais de l'argent, ils s'étaient multipliés comme les mouches avec le miel. Je leur dis mon dessein, qui était de retourner avec ma femme, et m'ôter d'entre les mauvaises langues ; le mal reconnu étant meilleur que le bien qui est à connaître.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Lazarille perd son procès et fait amende honorable

Inuenit et fecit par N. Ransonnette

Ils me rendirent l'affaire si honteuse, me disant que j'étais un lâche, sans courage et sans esprit, qui voulait se rejoindre à une coureuse et chienne chaude ; enfin, ils m'en dirent tant, que je résolus de ne molester ni prier qui que ce soit, pour me remettre bien avec elle.

Mes amis (ou plutôt ennemis) s'apercevant que leurs conseils et persuasions étaient efficaces en mon endroit, passèrent plus avant, disant qu'ils me conseillaient, comme leur intime ami, d'ôter tout-à-fait les taches qui flétrissaient mon honneur, et d'entreprendre l'empêchement de ma ruine totale, intentant un procès contre dom Lorenzo et contre ma femme, attendu que la poursuite ne me coûterait pas un carolus, vu qu'ils étaient les ministres de la justice, et qu'ils se disaient mes bons amis.

L'un, qui était un procureur des causes perdues, m'offrait cent ducats du profit qui m'en devait revenir.

L'autre, comme plus expert, pour

être avocat des garces, me dit que, s'il était à ma place, avec le droit que j'avais, il ne donnerait pas mon gain pour deux cents ducats.

Et le troisième m'assurait que, comme sergent qu'il était, il se ressouvenait d'avoir vu d'autres procès moins clairs et plus douteux que celui-là, qui avaient valu un profit très-considérable à ceux qui les avaient entrepris, et qu'il en espérait d'autant plus du mien, qu'il était très-persuadé qu'à la première instance, le sieur Lorenzo me remplirait les mains, et les leur joindrait au même temps, pour me faire désister de ma poursuite, me priant de retourner avec ma femme, d'où il me résulterait beaucoup plus d'honneur et de profit.

Ils exagérèrent le fait, et m'entretenant de bonnes espèrances, me prirent, comme on dit, à pied levé, sans me donner le temps d'y songer ou de prendre quelque meilleur conseil. Je considérai pourtant qu'il serait meilleur de pardonner, et de

m'humilier, accomplissant le commandement de Dieu, le plus difficile, qui est d'aimer ses ennemis, et non point d'emporter les choses à pointe de lance.

Je fis encore réflexion que ma bonne femme ne m'avait jamais fait aucun tour d'ennemie; qu'au contraire, c'était par son moyen que j'avais commencé à lever la tête, et d'être connu de toute la Ville. Il est vrai que plusieurs me montraient au doigt, disant: Voilà le pacifique Lazarille; mais c'était toujours par elle que j'avais commencé d'avoir mon office et bénéfice.

Si la fille, qu'elle disait n'être point à moi, l'était ou non, Dieu, scrutateur des cœurs, le sait, et il pourrait être, que comme je m'étais trompé, elle se pouvait tromper aussi bien que moi. De même qu'il peut arriver, à l'égard de plusieurs, qui lisent ces mémoires de ma vie, et se remplissent la bouche d'eau à force de rire, qui nourrissent le fils de quel-

qu'autre, et travaillant, suent et se tuent pour enrichir celui qui appauvrit son honneur; croyant néanmoins, pour très-assuré, que s'il y a femme d'honneur au monde, c'est la sienne.

Mais laissons jouir chacun de sa bonne opinion ; toutes ces justes réflexions ne m'ayant servi de rien, je fis faire le procès à dom Lorenzo et à ma femme, tout en même temps. Et comme j'avais de l'argent, en vingt quatre heures, je les fis mettre tous deux en prison.

Les gardes me disaient que je ne m'arrêtasse pas pour l'argent que cette affaire me pourrait coûter, puisque tous les dépens devaient tomber sur les côtes de dom Lorenzo ; tellement que pour lui causer plus de déplaisir, et afin que les frais fussent plus grands, je donnais tout ce qu'on me demandait.

Ils allaient lestes, soigneux et bouillants, et sentant l'argent comme les mouches sentent le sucre, ils ne faisaient pas un pas en vain. En moins de huit jours,

le procès fut fort en avant, et ma bourse diminuait.

Les preuves se firent fort facilement, parce que les sergents qui les avaient pris, les avaient trouvés en flagrant délit, et les avaient menés en prison nus, en chemise, comme ils étaient.

Les témoins étaient en grand nombre, et leurs dépositions véritables; mais mes bons amis d'avocats, procureurs et greffiers, qui connurent la faiblesse de ma bourse, commencèrent à s'évanouir; de sorte que, pour les faire avancer d'un pas, il leur fallait donner plus de coups d'éperon qu'à une mule de louage.

Les délais furent si grands, qu'étant connus de dom Lorenzo et des siens, ils commencèrent à causer, et au moyen de son argent, il s'attira les secours de ceux qui s'étaient déclarés en ma faveur. Ils ressemblaient aux poids d'une horloge qui montaient à mesure que les miens s'abaissaient.

Ils firent si bien, qu'en quinze jours

ils sortirent de prison, en donnant caution; et en moins de huit jours après, on condamna, sur de faux témoignages, le pauvre Lazarille, à faire amende honorable, en chemise, et au bannissement perpétuel.

Je demandai pardon, comme il était juste que le fît, celui qui, avec vingt écus, s'était mis à plaider contre un homme qui les comptait et les mesurait à pleins paniers. Je donnai jusqu'à ma chemise, pour aider à payer les frais, et m'en allai en exil, tout nu.

Dans le même temps, je me vis riche, plaidant contre l'homme de Tolède, le plus à son aise; entreprise seulement d'un prince; respecté de mes amis, craint de mes ennemis, et en prédicament d'homme d'honneur, qui ne souffre point de mouches en sa plaie; et en moins d'un instant, je me vis chassé du lieu que j'avais desiré si longtemps, du lieu le plus aimé, où j'avais reçu tant de plaisirs, et joui de si chères délices.

M'étant couvert de quelques vieux drapeaux que je trouvai dessus un fumier, je me recueillis en la consolation commune des affligés, m'imaginant que, puisque j'étais au plus bas de la roue de fortune, il fallait nécessairement que je remontasse, puisqu'elle tourne incessamment.

Je me souviens de ce que j'avais une fois ouï dire à mon maître l'Aveugle (qui était un aigle lorsqu'il se mettait à prêcher), que tous les hommes du monde montaient et descendaient par la roue de fortune; les uns suivant son mouvement, les autres, au contraire, y ayant entre eux cette différence, que ceux qui allaient au contraire, s'ils parvenaient une fois au sommet, quoiqu'avec travail, s'y conservaient plus longtemps que les autres.

Je connus alors que j'étais de ceux qui la suivent plus adroitement, et avec tant de vîtesse, que je n'étais pas plutôt au dessus, que je me trouvais incontinent

au dessous. Je me vis des plus grands coquins du monde, ayant été jusqu'alors des moindres.

Je pouvais dire, avec juste raison : Je suis né nu, nu je me trouve, sans avoir perdu, ni gagné. Je marchai vers Madrid, demandant l'aumône, contant mes malheurs à tous, dont plusieurs eurent pitié, et d'autres s'en riaient. Et comme je n'avais ni femme, ni enfants à nourrir, j'avais à boire et à manger de reste.

On avait recueilli tant de vin cette année-là, qu'à la plupart des portes où je m'adressai, on me demandait si je voulais boire, parce qu'ils n'avaient point de pain à me donner. Je n'en refusai jamais, tellement qu'il m'arriva quelquefois d'avaler, tout à jeun, quatre ou cinq mesures de vin ; moyennant quoi, j'étais le plus content du monde.

Si j'ose dire ce que j'en pense, la vie des gueux est telle, que les autres ne méritent point qu'on les nomme vie, après celle-là. Si les riches en avaient

goûté, ils abandonneraient pour elle, toutes leurs richesses, comme les philosophes qui laissaient tout ce qu'ils possédaient, pour l'obtenir; car leur vie et celle des gueux est toute la même. Il y a seulement cette différence, que les philosophes abandonnent tout ce qu'ils possèdent, pour l'amour d'elle, et que les gueux la trouvent, sans rien abandonner.

Ceux-là méprisent leurs biens, pour contempler avec moins d'empêchement les choses naturelles, les divines, et les mouvements célestes; et ceux-ci, pour courir à toute bride après leurs appétits. Les philosophes jettent leurs biens dans la mer, et les gueux les noyent dans leur estomac. Les uns les méprisent, comme choses caduques et périssables; les autres ne les estiment point pour les travaux et les soucis qu'elles procurent, comme contraires à leur profession. De manière que la vie des pauvres est plus douce et plus quiette que celles des rois, des empe-

reurs, et des papes; et c'est pour cela que je la choisis, sur toutes les autres, comme un chemin plus libre, moins périlleux, et moins triste.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Lazarille crocheteur.

Inventé et Gravé par J. Ranconnette

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Lazarille se fait crocheteur. Son infortune.

Il n'y a métier, art, ni science que, pour le savoir en perfection, il ne soit nécessaire d'y employer la capacité du plus subtil entendement du monde. Un cordonnier aura exercé, trente ans, son office, dites-lui qu'il vous fasse des souliers larges de la pointe, hauts de col de pied, et justes de cordon; avant que de vous en faire une paire comme vous le desirez, il vous aura perdu les pieds.

Demandez à un philosophe, pourquoi les mouches chient noir en un lieu blanc, et blanc en un lieu noir, vous le ferez rougir comme une fille qu'on aurait surprise se fardant à la chandelle. Il ne saura que répondre, et s'il répond à cette demande, il ne répondra pas à mille autres que vous lui pourriez faire.

Je rencontrai près d'Illescas un archi-gueux, que je connus du premier abord: je le consultai comme un oracle, pour lui demander comment je me devais gouverner en cette nouvelle vie. Il me répondit que si j'en voulais sortir net de poussière et de paille, il me conseillait de joindre le travail de Marthe à l'oisiveté de Marie; savoir, qu'à l'office de gueux, j'ajoutasse celui de marmiton, de crocheteur ou de maquereau, qui était comme mettre une sauve-garde à la gueuserie.

Il me dit davantage, que, pour n'avoir pas fait ainsi, après avoir exercé vingt ans son office, on lui avait donné, le jour d'auparavant, deux cents coups de fouet, comme à un fainéant. Je le remerciai de son avis, et je suivis son conseil.

En arrivant à Madrid, j'achetai une petite corde, avec laquelle je me mis au milieu de la place, plus content qu'un chat qui mange des tripes. La première

qui m'employa fut une fille (Dieu me le pardonne, si je ments) d'environ dix-huit ans, plus hypocrite qu'une religieuse novice. Elle me dit que je la suivisse, et me mena par tant de rues, que je crus qu'elle l'avait pris à tâche, ou qu'elle se moquait de moi.

Au bout d'un temps, nous arrivâmes à une maison, qu'à la porte, à la cour, et aux femmes qui y dansaient, je connus être du métier. Nous montâmes en sa chambre, où elle me dit si je voulais qu'elle me payât mon travail, avant que d'en sortir.

Je lui répondis qu'elle me payerait, quand j'arriverais au lieu où elle desirait que je portasse son paquet. Je le charge, et la suivis droit à la porte de Guadelvara. Là, elle me dit qu'elle se devait mettre dans un coche, pour aller à la foire de Negera. La charge était légère, car elle n'était composée que de deux petites écuelles et de phioles pleines d'eau de senteur et de fard. Je sus

en chemin qu'il y avait huit ans qu'elle exerçait cet office. Le premier qui me débaucha, dit-elle, fut un capitaine de Séville, où je suis née; il me recommanda à une vieille avec laquelle je fus bien pourvue de ce qui m'était nécessaire. De là, je fus retirée par un jeune gentilhomme qui mourut peu de temps après, et qui me laissa une bonne somme d'argent; à la fin, après avoir tout dépensé, il m'a été nécessaire de travailler, pour gagner ma vie.

Dans ces entrefaites, nous arrivâmes au coche, qui était prêt à partir; j'y mis ce que je portais, lui demandant qu'elle me payât mon salaire. L'effrontée me dit que très-volontiers, et levant le bras, elle me donna un si grand soufflet, qu'elle me jeta par terre, en me disant: es-tu si nouveau de demander de l'argent aux filles de ma sorte? ne t'ai-je pas dit, avant que de sortir de chez nous, que tu te payasses en moi, si tu voulais?

Elle sauta dans le coche, comme un petit chevreau, et me laissa plus honteux qu'un singe, sans savoir que devenir, considérant que si la fin de cet office était telle que le commencement, j'aurais bien du profit, au bout de l'an.

Je ne m'étais pas encore éloigné de là, quand un autre coche arriva, qui venait d'Acala de Henarez. Ceux qui étaient dedans, sautèrent à terre, dont la plupart étaient écoliers, putains ou moines. L'un de ceux-ci, de l'ordre de saint François, me demanda si je voulais porter ses hardes jusqu'à son couvent. Je lui dis qu'oui, parce que je crus bien qu'il ne me tromperait pas, comme avait fait cette carogne. Il me les chargea sur les épaules : le fardeau était si pesant, qu'à peine le pouvais-je lever ; mais je m'efforçai avec l'espérance que j'avais d'être bien payé.

J'arrivai au monastère, bien las, parce qu'il était assez loin. Le Frère prend son fardeau, et me disant : Soit pour

l'honneur de Dieu, ferme la porte après lui. Je demeurai longtemps, attendant qu'il sortît, pour me payer. Mais voyant qu'il tardait trop, je frappai à la porte; le portier me demanda ce que je voulais; je lui dis qu'il me payât le port des hardes que j'avais portées; il répond que je m'en allasse pour Dieu : que quant à eux, ils ne payaient rien. Il ferme la porte, en me disant que je ne heurtasse plus, parce qu'il était l'heure de silence, et que si je le faisais, il me donnerait cent coups de cordon.

Je demeurai là tout gelé; un pauvre, de ceux qui étaient à la porte, me dit : Mon ami, tu peux bien t'en aller, car ces pères ne touchent point d'argent et ne vivent que d'aumônes. Qu'ils vivent de ce qu'ils voudront; mais ils me payeront mon travail, ou je ne serai point celui que je suis.

Je recommence à heurter en colère, jusqu'à ce qu'un gros frère laïc sortant, sans dire : Que fais-tu là? me donna un

si grand coup, qu'il me jeta par terre, comme une poire mûre, et se mettant les genoux sur moi, me donna une douzaine de coups de genoux, et tant de coups de cordon, qu'il me laissa aussi moulu que si la tour de l'horloge de Sarragosse fût tombée sur moi.

Je demeurai là, tout étendu, plus d'une grosse demi-heure, sans me pouvoir lever, considérant ma mauvaise fortune et la force de cet irrégulier, si mal employée. Il eût été mieux au service du roi, notre maître, qu'à manger les aumônes des pauvres; même ne sont-ils pas encore bons à cela, car ce ne sont que des fainéans.

Ce que l'empereur Charles-Quint fit bien voir, quand le général des Cordeliers lui offrit vingt-deux mille religieux, pour faire la guerre, dont les plus vieux ne passeraient pas quarante ans, et les plus jeunes en auraient vingt à vingt-deux : sur quoi l'empereur le remercia, disant qu'il n'en voulait point, puis-

qu'il lui faudrait tous les jours vingt-deux mille marmites, pour les nourrir, faisant entendre par là qu'ils sont plus habiles à table qu'au travail.

J'avais ce jour-là (Dieu me le pardonne) telle aversion pour ces gros frères laïcs, qu'il me semblait voir un frêlon parmi les abeilles, quand je les voyais parmi les autres. Je voulus quitter cet office, mais j'attendis que vingt-quatre heures fussent passées, comme on a coutume d'attendre pour ceux qui sont morts de mort subite, avant que de les faire ensevelir.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Le coffre ouvert par la chute de Lazarille.

Inventé et Gravé par N. Rousselle

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Ce qui arriva à Lazarille, avec une maquerelle.

EVANOUI, et presque mort de faim, je m'en allai, peu après, à la première rue; et, passant par la place de Lavoine, je rencontrai une vieille bigote, qui avait les dents plus grandes que les défenses d'un sanglier. Elle me joignit, me disant que, si je voulais porter un coffre à la maison d'une de ses amies, qui demeurait là tout près, elle me donnerait quatre sols.

Quand j'entendis ces douces paroles, je rendis graces à Dieu, et je répondis à la bonne vieille que je le ferais très-volontiers, quoiqu'à dire la vérité, j'aimais mieux empoigner ses quatre sols, que de porter aucune charge, puisque j'avais plus besoin d'être porté que de

porter. Je charge ce coffre avec grande peine, parce qu'il était grand et pesant.

La bonne vieille me dit d'avoir bien soin du coffre, à cause des fioles pleines d'eau qu'il y avait dedans, et qu'elle estimait beaucoup. Je lui répondis, qu'elle ne craignît point : que j'irais tout bellement, car je ne pouvais faire autrement, ne pouvant presque me remuer, à cause que j'étais si affamé.

Nous arrivâmes à la maison où je portais le coffre; il fut reçu avec beaucoup de joie, principalement par une fille assez bien faite, qui dit qu'elle voulait garder le coffre dans son cabinet. J'y porte le coffre, et la vieille lui donne la clef, lui disant qu'elle le gardât jusqu'à son retour de Ségovie, où elle allait visiter sa parente, promettant qu'elle serait de retour en quatre jours.

Elle l'embrasse, et, en s'en allant, elle lui dit deux mots à l'oreille, dont la fille demeura si rouge, qu'elle semblait une rose. Enfin, elle prit congé

de tous ceux de la maison, demandant pardon, au père et à la mère de la fille, de la liberté dont elle en usait. Ils lui offrirent leur maison, et la prièrent de s'en servir. Elle me donna quatre sols, me disant à l'oreille que je retournasse le lendemain, du matin, à sa maison, et qu'elle m'en ferait gagner autant.

Je m'en allai fort joyeux et content, je dépensai trois sols à souper, et m'en réservai un pour payer mon gîte. Je considérai la vertu de l'argent, et avec les quatre sols que me donna cette vieille, je me trouvai plus léger que le vent, plus courageux que Roland, et plus fort qu'Hercule.

O argent! ce n'est point sans raison que la plupart des hommes te tiennent pour leur Dieu! Tu es la cause de tous les maux; tu es l'inventeur de tous les arts, et celui qui les conserve dans leur perfection.

Par toi les sciences sont estimées, et les opinions défendues; les villes for-

tifiées, et les tours rasées; les royaumes établis et perdus en même temps. Tu conserves la vertu, et toi-même la détruis.

Par toi les Vierges conservent leur chasteté, et par toi-même elles viennent à la perdre. Finalement, il n'y a difficulté au monde que tu ne rendes facile, rien de caché que tu ne pénètres, montagnes si hautes que tu n'abaisses, ni abîme si profond que tu n'enlèves.

La matinée venue, je fus à la maison de la vieille, comme elle me l'avait commandé : elle me dit que je retournasse avec elle chercher le coffre que j'avais porté le jour précédent. Quand nous fûmes arrivés là où je l'avais laissé, elle dit au maître de la maison, qu'elle revenait pour le faire emporter; parce que s'en allant à Ségovie, elle avait trouvé sa parente en chemin, à une demi-lieue de Madrid, qui venait avec la même intention qu'elle avait de la voir; et qu'elle en avait besoin tout incontinent, à cause des hardes qu'elle y avait dedans.

La fille de la maison lui rendit la clef en la baisant et l'embrassant avec plus d'affection que la première fois, et se tournant, ils parlèrent à l'oreille, et m'aidèrent toutes deux à charger le coffre, qui me semblait plus léger que le jour précédent, parce que mon ventre était plus plein.

Descendant par les degrés, je rencontrai un bâton, que le diable sans doute avait laissé là; je bronchai, et roulant avec le coffre, jusqu'en bas où étaient le père et la mère de cette innocente fille, je me rompis le nez et les côtes. Du grand coup que le coffre donna, il s'ouvrit, et au dedans il parut un jeune galant, avec son épée et sa dague.

Il avait un habit de campagne, sans manteau; la roupille et les chausses étaient de velours vert, avec une plume, sur le chapeau, de même couleur; les jarretières incarnates, les bas de soie verte, les souliers blancs. Il se leva de bonne grace, et faisant une belle révérence, il sortit par la porte.

Ils demeurèrent tous étonnés de cette soudaine vision, et se regardant l'un l'autre, ils ressemblaient à des matassins. Etant revenus de leur extase, ils appelèrent à la hâte deux fils qu'ils avaient, et leur ayant conté le fait, ils prirent leurs épées, avec grand bruit, disant : Tue, tue. Ils sortirent après le galant; mais comme il allait plus vîte qu'eux, ils ne le purent attraper.

Les parents qui demeuraient dans la maison, coururent après la maquerelle, pour s'en venger; mais elle qui avait ouï le bruit, en avait su la cause, était sortie de bonne heure, par une fausse porte, avec la fille du logis.

Se voyant trompés, ils fondirent sur moi, qui étais arrêté, et ne me pouvais ôter de la place; car, sans cela, j'eusse suivi les traces de celui qui me causa tant de mal. Les deux frères vinrent tout échauffés, suant et jurant que, puisqu'ils n'avaient pu trouver cet infâme qui les avait déshonorés, ils tueraient leur sœur

et la maquerelle, qui leur avait causé cette honte.

L'un disait : Que ne rencontrai-je ce même Diable, avec une troupe infernale de ses plus enragés démons, pour en faire un carnage, comme des mouches. Venez, venez, Diables ; mais pourquoi est-ce que je vous appelle ? Puisque là même où vous êtes, vous craignez ma colère, et ne vous oseriez montrer devant moi. Si j'avais vu ce misérable, je l'eusse jeté si loin, avec un soufflet, qu'on n'en aurait jamais su des nouvelles.

L'autre poursuivait : Si je l'eusse attrappé, la plus grande pièce qui eût resté de lui, c'eût été l'oreille. Mais s'il est au monde, et même n'y fût-il pas, il n'échappera pas de mes mains ; et quand il se cacherait dans les entrailles de la terre, je l'en tirerais pour le tuer.

Ils faisaient ces rodomontades, et le pauvre Lazarille attendait que toutes ces rages fondissent sur lui : mais il avait encore plus de peur de dix ou douze enfants

qui étaient là, que de ces rodomonts. Petits et grands, tous ensemble et tous à la fois tombèrent sur moi; les uns me donnaient des coups de poing, ceux-ci me tiraient par les cheveux, et les autres me souffletaient.

Ma crainte ne fut point vaine; car les enfants me piquaient avec des ongles, et faisaient élancer leurs cris jusqu'au Ciel. Les uns disaient: Tuons-le; les autres, il vaut mieux le jeter aux privés. Les coups allaient en si grand nombre, qu'il semblait qu'ils battaient du blé, ou que ce fût un moulin à fouler du drap, dont les maillets frappent incessamment. Mais enfin me voyant sans haleine, ils cessèrent de me battre, mais non pas de me menacer.

Le père leur dit qu'ils me laissassent, et me promit que si je lui disais véritablement qui était le larron qui lui avait volé son honneur, on ne me ferait plus de mal.

Je ne pouvais satisfaire à leur desir, parce que je ne savais qui c'était, ni ne l'avais vu de ma vie, jusqu'à ce qu'il sortît

du coffre; et comme je ne leur disais rien, ils recommencèrent de plus belle.

Ce n'étaient que des pleurs, des gémissements et des plaintes que je faisais contre ma mauvaise fortune, qui trouvait toujours de nouvelles inventions pour me tourmenter et me priver d'un doux repos. Je leur dis, comme je pus, qu'ils me laissassent, et que je leur raconterais ce que je savais du fait. Ils me laissèrent, et je leur dis, au pied de la lettre, ce que c'était; néanmoins, ils n'ajoutaient pas foi à la vérité.

Voyant que la tempête ne cessait pas, je me résolus à les tromper si je pouvais: ainsi je leur promis de leur enseigner celui qui avait fait le mal; ils cessèrent alors de me battre, et me promirent merveilles, me demandant comment il s'appelait et où il demeurait. Je leur répondis que je ne savais pas son nom, et moins encore sa rue; mais que s'ils me voulaient porter, car d'aller sur mes pieds, il était impossible, à cause du mauvais traitement

qu'ils m'avaient fait, je leur montrerais sa maison.

Ils se réjouirent de cela ; m'ayant donc donné un peu de vin, au moyen duquel je revins à moi-même, et s'étant bien armés, ils me prirent entre les aisselles, comme une nouvelle épousée, et me promenèrent ainsi par Madrid.

Ceux qui me voyaient, disaient : On mène cet homme en prison, les autres à l'hôpital; et cependant personne ne toucha le blanc. J'allais, confus et étonné, ne sachant que faire ni que dire ; car si j'eusse crié à l'aide, ils se fussent plaints de moi à la justice, ce que j'appréhendais plus que la mort. De fuir, il était impossible, non-seulement à cause des bourrades et le méchant traitement que j'avais reçus ; mais pour me voir entouré du père, des enfants et autres parents, qui s'étaient assemblés pour cet effet, dont il y en avait huit ou neuf armés comme des Saints Georges.

Nous traversons rues et ruelles, sans

qu'ils sussent où ils allaient, ni que je susse où je les menais. Enfin nous arrivâmes à la porte du Soleil; et par une rue qui en sort, je vis venir un grand galant, marchant sur la pointe du pied, la cape sous le bras, un gant pendant à une main, et un œillet à l'autre, jouant des bras, tellement qu'il semblait le cousin-germain du duc Infantado, et faisant mille gestes et contenances auxquelles je connus aussitôt que c'était l'écuyer mon maître, qui m'avait volé mes habits, et sans doute quelque Saint me l'envoya là; car je n'en avais oublié aucun de toutes les Litanies dans mes invocations.

Voyant donc l'occasion si belle, je la pris par le poil, et avec une seule pierre je voulus faire deux coups; me venger de ce fanfaron, et me délivrer de ces bourreaux. Ainsi je leur dis, messieurs, prenez garde; car je vois venir le galant qui a diffamé votre maison, et qui vient maintenant de changer d'habits.

Il n'en fallut pas davantage à ces mes-

sieurs aveuglés de colère; sans faire autre discours, ils me dirent que je le leur montrasse; ce qui ne fut pas si tôt fait, qu'ils se ruèrent sur lui, tous ensemble; et le prenant par le collet, le jetèrent par terre, lui donnant mille coups de pieds et autant de coups de poings.

Un des jeunes frères de la pucelle lui voulut passer son épée au travers du corps; mais son père l'en empêcha; et appelant la justice, lui mirent les osselets aux mains. Comme je vis le jeu mêlé, et que tous étaient occupés, je fendis le vent, et je me cachai le mieux que je pus.

Mon bon écuyer m'avait reconnu, et s'imaginant que ce fussent quelques-uns de mes parents qui lui demandaient mes habits, il disait: Laissez-moi, laissez-moi, je payerai deux habits; mais ils lui fermèrent la bouche à coups de poings. Moulu, sanglant et balafré, ils le menèrent en prison: je sortis de Madrid, reniant le métier, et le premier qui l'avait inventé.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Lazarille dans un Casal souterrain avec des Egyptiens.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

CHAPITRE XII.

Lazarille part de Madrid pour retourner à son pays, et ce qui lui arriva en chemin.

JE voulus me mettre en chemin ; mais les forces ne répondaient pas à mon courage ; ainsi je m'arrêtai quelques jours à Madrid. Je n'y passai pas mal mon temps ; car m'aidant de potences, vu que je ne pouvais marcher autrement, je demandai l'aumône de porte en porte et de couvent en couvent, jusqu'à ce que j'eusse acquis la force de me mettre en chemin.

Je me hâtai d'en partir, parce que j'entendis conter à un pauvre qui s'épouillait au soleil, avec d'autres, l'histoire du coffre, ainsi que je l'ai rapportée ; ajoutant que l'homme qui avait été mis en prison, sur la pensée qu'ils avaient que

c'était celui du coffre, avait prouvé le contraire; parce que, quand cela arriva, il était en sa demeure, personne du quartier, ne l'ayant vu, tout ce jour-là, autrement vêtu qu'avec l'habit qu'il portait lorsqu'on l'avait pris; mais qu'avec tout cela, on l'avait néanmoins honteusement chassé et banni de Madrid, comme un vagabond; que les parents de la fille cherchaient un crocheteur qui avait ourdi toute cette trame, avec serment que le premier d'entre eux qui le trouverait, le tuerait à coups de bâton.

J'ouvris les yeux à ce discours, comme celui qui y avait le principal intérêt, et me mis promptement un emplâtre sur l'œil, me rasant la barbe comme un moine, persuadé qu'en cette figure, la mère qui m'enfanta ne m'eût pas reconnu. Je sortis de Madrid dans le dessein de retourner à Tejares, pour voir si, visitant le moule où j'avais été fait, la fortune me serait plus favorable.

Je passai par l'Escurial, édifice qui mar-

que la grandeur du monarque qui l'a fait bâtir; car quoiqu'il ne fût pas encore achevé, il se pouvait compter dès-lors pour une des sept merveilles du monde. On dira peut-être que le terroir où il est bâti est fort montagneux et stérile; cependant l'air ne laisse pas d'y être fort tempéré et tellement sain, que la chaleur n'incommode point en été, ni le froid en hiver.

A une demi-lieue de là, je rencontrai une compagnie d'Egyptiens, qui faisaient leur demeure dans un casal souterrain. Quand ils me virent de loin, ils crurent que j'étais quelqu'un des leurs; car mon habillement ne promettait pas mieux; mais étant plus près, ils se désabusèrent, et se détournèrent un peu, parce que, selon ce que je pouvais comprendre, ils avaient quelque consulte à faire parmi eux.

Ils me dirent que ce n'était pas le droit chemin de Salamanque; mais bien de Valladolid. Toutefois comme mes affaires

ne me forçaient pas d'aller plutôt à l'une qu'à l'autre place, je leur dis que, puis qu'ainsi était, je voulais voir encore cette ville, avant que de retourner en mon pays.

Un des plus anciens d'entre eux me demanda d'où j'étais, et ayant su que j'étais de Tejares, il me pria à dîner pour l'amour du voisinage des lieux, parce qu'il était de Salamanque ; j'acceptai l'offre, et pour le dessert, ils me prièrent que je leur contasse ma vie et mes aventures. Je le fis, sans me faire prier, avec les paroles les plus courtes et succinctes, autant que des choses de si longue haleine pouvaient le permettre.

Quand je vins à parler de la cuve et de ce qui m'était arrivé dans Madrid, chez un tavernier, ils se mirent à rire ; principalement un Egyptien et une Egyptienne, qui faisaient de plus grands éclats de risée que les autres.

Je commençai à rougir de honte, et l'Egyptien qui était de mon pays, me

voyant rougir, me dit : N'ayez point de honte, mon frère ; car ces messieurs ne rient pas de ta vie, qui est plus digne d'admiration que de risée ; et puisque tu nous l'as contée si au long, il est juste que nous te payons de la même monnaie, nous confiant en ta prudence, comme tu as fait à la nôtre ; et si ces messieurs me le veulent permettre, je te conterai d'où procède notre risée.

Tous lui dirent qu'il le pouvait faire, puisqu'ils savaient bien que sa grande expérience et discrétion, ne lui permettraient pas de passer les limites de la raison.

Sachez donc, poursuivit-il, que ceux qui rient là, de si bon cœur, sont la fille et le galant qui sautèrent par la fenêtre, quand le déluge de la cuve les pensa noyer ; ils raconteront eux-mêmes, s'ils veulent, les conduits par lesquels ils sont venus au présent état.

L'Egyptienne flamande demanda licence, captivant la bienveillance des il-

lustres auditeurs, et avec une voix douce, reposée et grave, elle raconta ainsi son histoire:

Le jour que je sortis, ou pour mieux dire que je sautai par la fenêtre de la maison de mon père, avec le seigneur Vruez que voilà, qui ne me laissera pas mentir, après qu'on nous eut pris tous deux, ainsi qu'il a été dit, on me mit dans une chambre plus obscure que nette, et plus puante que parée, et l'on mit mon amant dans un cachot, jusqu'à ce qu'il se fût fait connaître, et au moyen de ses amis, qui financèrent, il fut mis en liberté.

Pour moi, je demeurai en la garde du capitaine, qui, étant jeune, galant, et moi fille non pas trop laide, était plus prisonnier de ma beauté, que je ne l'étais de la justice. A cette cause, ma prison me semblait un jardin rempli de délices. Mes parents, quoiqu'indignés de ma mauvaise vie, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ma liberté; mais en vain, parce que le capitaine qui m'avait en garde, employait

tous les moyens possibles, afin que je demeurasse en son pouvoir.

Le Seigneur Vruez, qui est là présent, allait à l'entour de la maison, comme un chien couchant, pour voir s'il pourrait me parler; ce qu'il fit, au moyen d'une maquerelle, qui l'habilla d'une robe de sa servante, lui cachant la barbe, avec un voile, comme s'il eût eu mal aux dents: par cette démarche, il facilitait les moyens de ma liberté.

On devait tenir un bal, la même nuit, chez le comte de Mirandole, où les Egyptiens devaient danser un ballet. Le Seigneur Canil (car ainsi s'appelle maintenant le Seigneur Vruez) s'accorde avec eux, afin qu'ils l'aident à effectuer son dessein; ce qu'ils firent si bien, qu'au moyen de son industrie, je jouis de la liberté desirée, et de sa compagnie qui est la meilleure du monde.

Pour ce sujet, je caressai le capitaine, et je lui fis plus de promesses que ceux qui se trouvent en mer, en temps d'orage;

ce qui l'obligea de me répondre de même, me priant que je lui demandasse ce que je voudrais; que ma bouche serait la mesure de mes souhaits, pourvu qu'ils ne les privassent pas de ma présence.

Je le remerciai honnêtement, lui disant que son absence me causerait la mort, et le voyant disposé à ce que je desirais, je le priai qu'il me fît la grace de me faire voir le bal qui se devait faire la nuit suivante. Cela lui sembla très-difficile; cependant, pour ne point se dédire de sa parole, et à cause qu'il était tout aveuglé de mon amour, il me le promit.

Le premier commissaire était encore amoureux de moi, et avait commandé aux gardes et au même capitaine qu'ils eussent soin de me bien traiter, et de prendre garde qu'on ne me transportât d'un lieu à un autre.

Afin donc de me mener (incognito) au bal, il m'habilla en page, avec un habit vert, couvert de passement d'or,

le manteau de velours de la même couleur, doublé de satin jaune, un bonnet avec une plume de héron, et un cordon de diamants, une fraise, avec des pointes de dentelle; le bas de soie jaune, avec de grandes jarretières, les souliers blancs, découpés, l'épée dorée, et le poignard de même.

Nous arrivâmes à la salle, où il y avait un grand nombre de seigneurs et de dames, très-proprement habillés. Il y avait aussi plusieurs hommes, se couvrant le visage de leurs manteaux, et des femmes qui se cachaient dans leurs écharpes, ou dans leurs voiles.

Canil était vêtu à la Valentonne. Dès qu'il m'aperçut, il se mit à côté de moi; de manière que j'étais entre le capitaine et lui. Le bal commença, et je vis plusieurs choses que je passerai sous silence, comme n'ayant point de rapport à ce discours.

Les Egyptiens firent leur ballet; sur les figures ou passages, deux se prirent de paroles: de l'une à l'autre, l'on vint

aux démentis. Celui qui avait reçu le démenti, répondit à l'autre, avec un grand coup d'épée sur la tête, lui faisant répandre tant de sang, qu'il semblait qu'on eût tué un bœuf.

Les assistants, qui avaient cru jusque-là que cen'était qu'un jeu, commencèrent à s'émouvoir, criant : justice, justice ! Les ministres de la justice se troublèrent ; tous les assistants mirent la main à l'épée ; je tire la mienne, comme les autres, et me mis à trembler, en la voyant en ma main, de la peur que j'avais de la même épée que je portais.

On prit celui qui avait fait le coup, et des gens qui étaient là expressément postés, ne manquèrent point de dire que le capitaine du guet était là, auquel on le pouvait livrer.

Le commissaire principal l'appelle, pour lui remettre l'homicide accusé. Il m'eût bien voulu mener avec lui ; mais de peur qu'on ne me reconnût, il me dit que je me retirasse à un coin qu'il me

montra, et que je ne m'éloignasse pas de là, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Le voyant parti, je pris la main du sieur Canil, qui était toujours à côté de moi, et en deux sauts, nous sortîmes dans la rue, où nous trouvâmes un de ces seigneurs, qui nous mena à son quartier.

Quand le blessé, qu'on tenait déja pour mort, s'aperçut que nous étions décampés, il se leva, en disant : Messieurs, la farce est belle jusque-là, puisque je me porte bien : ceci n'a été fait que pour divertir la compagnie. Il ôte aussitôt un chaperon, dans lequel était une vesssie de bœuf, pleine de sang, qu'il avait tellement ajustée au dessus d'un casque, qu'à ce coup d'épée, tout ce sang s'était répandu sans qu'il fût blessé. Ils commencèrent tous à rire de la farce, excepté le capitaine, auquel elle était bien fâcheuse.

Il revint au lieu signalé, et ne m'y trouvant point, il commence à me cher-

cher, et demandant à une vieille Egyptienne, si elle n'avait pas vu un jeune homme avec telles enseignes. Elle qui était avertie et instruite du fait, lui dit que oui, et qu'elle lui avait ouï dire, sortant main à main, avec un autre : allons nous retirer à Saint-Philippe.

Sur cet avis, il s'en alla me chercher à grande hâte; mais en vain, parce qu'il allait du côté de l'Orient, et que nous nous sauvions du côté de l'Occident.

Avant que de sortir de Madrid, nous avions changé mon habit, duquel on me donna plus de cent réales. Je vendis le cordon quatre cents écus; en arrivant ici, j'en donnai deux cents à ces messieurs, parce que le sieur Canil leur avait promis.

Voilà l'histoire de ma liberté. Si le seigneur Lazarille desire quelqu'autre chose qui l'accommode, je le servirai en tout, comme sa gaillarde présence le mérite.

Je la remerciai de sa courtoisie, et les quittai avec le plus de civilité qu'il me fut possible.

Le bon vieillard m'accompagna une demi-lieue; je lui demandai en chemin, si tous ceux qui étaient là, étaient nés en Egypte. Il me répondit, qu'il n'y en avait aucun dans toute l'Espagne; mais que tous ceux-ci étaient voleurs, fripons, moines, ou nonnains, qui s'étaient échappés des prisons ou des couvents. Mais qu'entre les plus méchants, les pires étaient ceux qui sont sortis de leurs monastères, changeant la vie spéculative en active. Ils s'en retourna à son quartier: et moi à cheval, sur les mulets de saint François, je suivis le chemin de Valladolid.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à Lazarille, dans un cabaret, à une lieue de Valladolid.

J'ETAIS occupé, dans le chemin, à considérer la conversation, les coutumes, et la vie de ces Egyptiens, et je fus fort surpris que la justice permît des voleurs aussi manifestes, tout le monde sachant que leurs négoces et trafics ne proviennent que de larcins.

Leurs bandes sont autant d'églisiers, d'apostats et d'écoles de méchancetés. J'admirai particulièrement que les religieux laissassent une vie reposée et tranquille, pour en suivre une aussi pénible et aussi malheureuse que celle des Egyptiens. Je n'eusse pas cru ce que l'Egyptien m'avait dit, s'il ne m'eût montré de loin un Egyptien et une Egyptienne qui n'étaient aucunement basanés du soleil,

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Aventures de Lazarille dans l'hôtellerie près Valladolid.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

et qui se divertissaient à chanter des versets de David. Ceux-là, dit le bon vieillard, sont moine et nonnain, depuis environ huit jours, ils sont venus à notre congrégation, pour faire profession d'une plus austère vie.

J'arrivai à une hôtellerie, à une lieue de Valladolid, à la porte de laquelle je vis assise la vieille maquerelle de Madrid, avec la fille du coffre, dont nous avons déja parlé. Un jeune galant sortit pour les appeler, afin qu'elles allassent dîner. Elles ne me reconnurent point, à cause de l'emplâtre que je tenais toujours sur l'œil, pour me déguiser; mais je connus le galant : c'était le Lazare qui était sorti du monument, qui m'avait tant coûté. Je me mis devant eux, pour voir s'ils me donneraient quelque chose; mais il leur était impossible de me donner ce qu'ils avaient à peine pour eux-mêmes.

Le galant, qui avait servi de maître-d'hôtel, fut si libéral, que, tant pour lui que pour sa maîtresse, et pour la vieille

maquerelle, il avait fait accommoder un peu de foie de pourceau, avec une sauce. J'eusse englouti, en moins de deux bouchées, tout ce qui était dans le plat. Le pain était aussi noir que la nappe, qui semblait une tunique de pénitent, ou un balai de four.

Mange, ma vie, lui disait ce seigneur, car c'est viande d'un prince. La maquerelle mangeait, et se taisait, pour ne perdre pas de temps, voyant d'ailleurs qu'il n'y avait pas de quoi tant inviter à manger. Le plat dans lequel ils mangeaient était de terre, et ils commencèrent à le frotter de telle sorte, qu'ils lui ôtaient le vernis.

Ce triste et misérable dîner achevé, qui avait plus irrité leur faim qu'il ne l'avait appaisée, monsieur l'amoureux s'excusa sur ce que la taverne était mal pourvue. Voyant qu'il n'y avait rien là pour moi, je demandai à l'hôte s'il avait de quoi dîner. Il me dit que, selon l'argent que j'y voudrais mettre, et

me voulant donner un peu de fressure, je lui demandai s'il n'avait point autre chose.

Il m'offrit un quartier de chevreau, dont cet amoureux n'avait pas voulu, parce qu'il était trop cher. Je leur voulus faire une bravade; ainsi je lui dis qu'il me le donnât. Je me mis au pied de leur table, où ce fut une chose digne d'admiration, de voir comment je fus regardé. A chaque morceau que j'avalais, six yeux, ceux de l'amoureux, de sa maîtresse et de la maquerelle, étaient cloués à ce que je mangeais.

Qu'est-ce que ceci, dit la demoiselle, ce pauvre mange tout seul un quart de chevreau, et, pour nous trois, il n'y a eu qu'une pauvre fricassée? Le galant répondit qu'il avait demandé à l'hôte quelques perdrix, chapons, ou poulets, et qu'il lui avait dit qu'il n'avait pas autre chose à lui donner.

Moi, qui étais instruit du contraire, je ne voulus point les dissuader; c'est

pourquoi j'allai mon train, et commençai à manger. Le chevreau ressemblait à la pierre d'aimant; lorsque j'y pensais le moins, je leur trouvai tous trois la main dans mon plat. La petite effrontée prend un morceau, en disant : Avec votre permission, mon ami, et, avant que d'avoir obtenu la licence qu'elle demandait, elle avait déja mangé ce qu'elle prenait. La vieille répliqua : N'ôtez point le dîner à ce pauvre homme.

Je ne le lui ôterai point, dit-elle, car je le veux très-bien payer; ce qu'ayant dit, elle commença à manger avec tant de hâte et de rage, qu'il semblait qu'elle n'eût mangé de six jours. La vieille en prend un morceau, pour éprouver le goût qu'il avait. Le galant, en disant, ceci leur agrée tant, qu'il faut qu'il soit bon, se remplit la bouche d'une tranche aussi grosse que le poing.

Les voyant se licencier de cette sorte, je pris tout ce qu'il y avait au plat, et le mis, tout en un morceau, dans ma

bouche, lequel fut si grand, qu'il ne pouvait aller ayant ni arrière.

Etant en cette posture, deux cavaliers, très-bien armés, entrèrent par la porte de la taverne. Ils descendirent, donnant leurs mules à un valet-de-pied, et demandèrent à l'hôte s'il avait quelque chose à dîner : il leur répondit qu'ils seraient bien traités, et, qu'en attendant, ils pouvaient entrer dans cette salle, s'il leur plaisait.

La vieille, qui, au bruit de leur arrivée, était sortie à la porte, rentre, les mains devant le visage, faisant plus d'inclinations qu'un frère novice. Elle se tournait de part et d'autre, et dit enfin tout bas, le mieux qu'elle put : Nous sommes perdus; les frères de Claire (c'était le nom de la demoiselle) sont là, à la porte.

La jeune fille commence à s'arracher les cheveux, et à s'égratigner le visage, se donnant de si grands soufflets, qu'il semblait qu'elle était possédée. Le ga-

lant, qui était courageux, les consolait, leur disant qu'elles ne s'affligeassent point, que là où il était, elles ne devaient point craindre.

Me trouvant là, la bouche pleine de chevreau, quand j'appris que ces mauvais garçons étaient arrivés, je pensai mourir de frayeur, et je l'eusse fait; mais, comme mon gosier était fermé, l'ame n'ayant point trouvé la porte ouverte, s'en retourna dans son lieu.

Ces deux fiers-à-bras entrèrent; et ils n'eurent pas plutôt aperçu leur sœur et la maquerelle, qu'ils s'écrièrent : Ah! ah! les voici, nous les tenons; elles en mourront. A ces cris, mon effroi fut tel, que je tombai par terre, et du coup que je donnai, en tombant, la pièce de chevreau qui m'étranglait, sortit de ma bouche.

Ils se mirent tous deux après ce petit champion, ce qu'ayant aperçu, il met l'épée à la main, et marche droit à eux avec un courage extraordinaire,

tellement qu'ils en furent étonnés, et demeurèrent muets, se regardant comme des statues.

Les paroles se gelèrent dans leur bouche, et leurs épées dans leurs fourreaux; il leur demanda, avec une rodomontade espagnole, ce qu'ils demandaient et ce qu'ils cherchaient, se jette, en même temps, sur l'un d'eux, lui ôte l'épée, qu'il lui porte à la gorge, et la sienne aux yeux de l'autre. A chaque mouvement qu'il faisait de ces épées, ils tremblaient comme des feuilles sur l'arbre.

La vieille et la sœur, qui virent ces deux Rolands si blêmes et rendus, s'approchèrent d'eux, et les désarmèrent.

L'hôte entra au bruit que nous faisions, car je m'étais déja levé, et j'en tenais un par la barbe. Ils ressemblaient aux taureaux contrefaits de mon pays, que les enfants fuyent au commencement qu'ils les voyent; mais peu à peu ils se rassurent; et, connaissant qu'ils

ne sont pas si furieux qu'ils le paraissent, en approchent si près, que, toute crainte perdue, ils leur jettent mille ordures.

De même, voyant que ces rodomonts n'étaient pas ce qu'ils paraissaient, je m'animai, et les assaillis avec plus de courage que ma frayeur passée n'en semblait permettre.

Qu'est-ce que ceci, dit l'hôte? tant de hardiesse dans ma maison! Les femmes, le Chevalier et moi, commençâmes à crier, en disant que c'étaient des larrons, qui nous avaient suivis pour nous voler. L'hôte, qui les vit sans armes, et nous victorieux, se tourne du côté des plus forts, s'écriant, comment! des larrons dans ma maison! et, les ayant pris par le collet, il les mit tous deux dans une voûte, sous terre, sans qu'aucune raison qu'ils alléguassent au contraire, leur pût servir.

Leur valet, qui venait de mettre les mules dans l'écurie, demandant où

étaient ses maîtres, l'hôte le mit avec eux. Il prend leurs porte-manteaux et leurs hardes, et les enferme, nous ôtant les armes, comme si elles eussent été les siennes.

Il ne nous demanda rien du dîner, afin que nous signassions le procès qu'il avait fait contre eux, auquel, comme ministre de l'inquisition, qu'il se disait être, et officier de la justice de ce lieu, il les condamna tous trois aux galères à perpétuité, et à deux cents coups de fouet, autour de la taverne.

Ils en appelèrent à la chancellerie de Valladolid, où l'hôte les mena, avec trois de ses valets; et, quand les malheureux crurent être devant les audienciers, ils se trouvèrent devant les inquisiteurs, parce que l'hôte avait mis au procès quelques paroles qu'ils avaient dites contre les officiers de la sainte inquisition, comme irrémissibles.

On les mit dans des cachots, d'où ils ne purent point écrire à leur père

comme ils le pensaient, ni avertir personne qui leur aidât, où nous les laissons bien gardés, pour retourner à notre hôte, que nous rencontrâmes en chemin : il nous dit que les inquisiteurs lui avaient commandé de faire paraître devant eux les témoins signés au procès. Néanmoins que, comme notre ami, il nous conseillait de nous cacher.

La demoiselle lui donna une bague qu'elle avait au doigt, le priant de faire en sorte que nous ne vinssions point en leur présence, ce qu'il lui promit. Le larron avait dit cela pour nous faire prendre la fuite, de peur que, si l'on eût interrogé les témoins, sa méchanceté ne vînt à être découverte.

Ce n'était pas la première qu'il avait faite. Quinze jours après, il se fit un acte public de l'inquisition à Valladolid, où je vis sortir, entre autres pénitents, les trois pauvres diables, avec

trois mordaces à la bouche, comme blasphémateurs, qui avaient osé médire des ministres de la sainte inquisition, gens aussi saints et parfaits que la justice qu'ils administrent.

Ils portaient chacun leur mître et leur *sambenit*, où leurs méchancetés étaient écrites, et les sentences qui s'en étaient suivies.

J'eus un grand regret de voir ce pauvre diable de valet, qui payait ce qu'il ne devait pas : pour les autres, je n'en eus pas tant de pitié, parce qu'ils n'en avaient point eu de moi. Ils confirmèrent la sentence de l'hôte, et y ajoutant encore qu'il leur serait donné trois cents coups de fouet ; de sorte qu'ils en eurent cinq cents, à bon compte, et furent envoyés aux galères, où ils passèrent leur colère et leurs bravades.

J'ai rencontré assez souvent depuis, les deux amies, au pré de la Madelaine, sans qu'elles me connussent ja-

mais, ni sussent que je les connusse. Peu de jours après, je vis la demoiselle entrer dans un b..... où elle gagnait de quoi se nourrir, elle et un homme qui la soutenait. La vieille exerçait son office dans la même ville.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Lazarille victime des debats entre la veuve d'un record et la cousine d'un carme.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Lazarille sert d'écuyer à sept femmes ensemble.

J'ARRIVAI à Valladolid avec six réales dans ma poche, car chacun qui me voyait si faible et si pâle, me donnait l'aumône d'une main libérale, et je la recevais d'une autre qui n'était pas chiche; j'allai droit à la friperie, où, pour quatre réales, j'achetai une longue cape de frise, qui avait été portée par un Portugais, étant fort rase et décousue.

J'achetai, pour une demi-réale, un chapeau haut comme une cheminée, et large du bord; et, ayant un bâton à la main, je me promenais par la place. Ceux qui me virent se moquaient de moi, chacun disant son mot : les uns m'appelaient philosophe de taverne, les autres disaient : Voilà saint Pierre en habit de fête; d'autres : hola ! Sei-

gneur Ratigno, voulez-vous du suif, pour graisser vos bottes ? Il n'en manqua point pour dire que je ressemblais à l'ame d'un médecin d'hôpital. Je faisais le muet, et je passais partout.

Je ne passai guères de rues sans rencontrer une femme qui, ayant la main appuyée sur la tête d'un jeune garçon, me demanda si je savais quelque écuyer qui voulût servir. Je lui répondis que je n'en savais point d'autre que moi-même; que, si je lui agréais, elle pouvait disposer de moi comme de son serviteur.

Nous fûmes d'accord dans un moment; elle me promit trois pièces de trois blancs de salaire ordinaire. Je pris possession de mon office, en lui donnant le bras, et je jetai le bâton dont je n'avais plus besoin, puisque je ne le portais que pour faire voir que j'étais malade, et pour toucher de compassion ceux qui me voyaient.

Elle renvoya le garçon à la maison,

lui commandant de dire à la servante qu'elle apprêtât le dîner et mît la nappe, afin que tout fût prêt, quand elle retournerait. Elle tracassa plus de deux heures, de côtés et d'autres. A la première visite que nous fîmes, elle m'avertit que, quand elle irait quelque part, je devais prendre les devants, avant qu'elle fût arrivée, pour demander le maître ou la maîtresse de la maison, où elle avait dessein d'aller, et leur dire que M.me Pirez (c'était le nom de ma maîtresse) était là, qui desirait de leur baiser les mains.

Elle m'avertit aussi que je ne courusse jamais devant elle, quand elle serait arrêtée en quelque part. Je lui dis que je savais le devoir auquel un serviteur était obligé, et que je tâcherais de m'en acquitter envers elle.

Le desir que j'avais de voir son visage était grand, cependant je ne le pouvais, parce qu'elle était voilée.

Elle me dit aussi qu'elle ne me pou-

vait tenir toute seule, mais qu'elle chercherait quelques-unes de ses voisines, avec lesquelles je la servirais, et que toutes ensemble me donneraient le salaire qu'elle m'avait promis; et qu'en attendant qu'elle trouvât les autres, elle me donnerait sa part. Elle me demanda si j'avais où me coucher; je lui répondis que non. Vous n'en manquerez pas, repartit-elle, car mon mari est tailleur, et vous vous accommoderez avec les garçons.

Vous ne pouviez, poursuivit-elle, trouver une meilleure commodité dans toute la ville; car, avant qu'il passe trois jours, vous aurez six maîtresses, chacune desquelles vous donnera un blanc.

Je fus surpris de voir la gravité de cette couturière, qu'on eût dit la femme de quelque seigneur, ou du moins de quelque bon bourgeois. Ce qui me surprit davantage, fut de me voir obligé de servir six maîtresses, pour gagner six pauvres blancs par jour.

Néanmoins, je considérai qu'il valait mieux quelque chose que rien, et que ce n'était pas un métier pénible, que je fuyais comme le Diable; car j'ai toujours mieux aimé manger des choux et de l'ail, sans travailler, que des chapons et perdrix, en travaillant.

En arrivant à sa maison, elle me donna son manteau et ses chapins, pour les donner à sa servante. Je vis ce que je desirais; elle ne me sembla pas laide, étant gaillarde, brunette, et de bonne taille. Ce qui me sembla seulement de mauvaise grace, fut le fard, qui lui faisait reluire le visage comme le vernis d'un plat, ou d'une écuelle de terre.

Elle me donna son blanc, disant que je l'allasse trouver deux fois par jour, l'une à huit heures du matin, et l'autre à trois heures du soir, pour voir si elle voudrait sortir.

Je m'en allai chez un pâtissier, et, avec un pâté d'un sol, je dépêchai mon

salaire. Je passai le reste du jour assez pauvrement, parce que j'avais déja achevé les aumônes qu'on m'avait faites en chemin ; et je n'osais plus demander : car, si ma maîtresse l'eût su, elle m'eût mangé.

Je retournai, sur les trois heures, à sa maison ; elle me dit qu'elle ne voulait point sortir, mais qu'elle m'avertissait que, dorénavant, elle ne me payerait que les jours qu'elle sortirait ; et que, si elle ne sortait qu'une fois, elle ne me donnerait que la moitié de ce qu'elle m'avait promis. Elle me dit de plus que, puisqu'elle me fournissait de lit, je devais la préférer aux autres, et m'appeler son valet. Le lit était tel, qu'il méritait bien cela, et davantage.

Elle me fit dormir, avec les apprentifs, au dessus d'une grande table, sans aucune autre chose qu'une méchante couverture rase.

Je passai deux jours avec la misère que je pouvais acheter pour quatre deniers.

Au bout desquels, une femme d'un tanneur entra dans la confrairie, et marchanda plus d'une heure les autres quatre deniers qu'elle me devait donner. Enfin, en cinq jours, j'eus sept maîtresses, et six ou sept blancs de salaire.

Je commençai alors à manger splendidement, buvant, non pas du plus méchant vin, quoique non des plus chers, pour ne pas plus étendre les jambes que la couverture.

Les cinq autres maîtresses étaient une veuve d'un recors de sergent; une femme d'un jardinier, une autre qui se disait cousine d'un carme déchaussé, femme jeune et belle; et une tripière, qui était celle que j'aimai le mieux; parce que, quand elle me donnait mon blanc, elle y ajoutait toujours quelque morceau de tetine, et avant que de sortir de sa maison, j'avais toujours avalé trois ou quatre écuellées de potage; avec quoi je menais une telle vie, que je priais Dieu qu'il ne me la donnât jamais pire.

La dernière était une dévote : avec celle-ci j'avais plus d'affaires qu'avec toutes les autres, parce qu'elle ne faisait jamais que visiter ses bons amis, avec lesquels elle était toujours seule, et non pas toujours en contemplation ; car elle aimait la vie active, et le mouvement perpétuel.

Sa maison semblait une ruche d'abeilles ; les uns entraient, et les autres sortaient, et tous y portaient les poches pleines. Et afin que je fusse fidèle secrétaire, ils me donnaient toujours quelques bons morceaux.

De ma vie, je ne vis plus grande hypocrite que celle-là ; quand elle allait par les rues, elle ne levait jamais les yeux de la terre, et le chapelet ne lui tombait jamais de la main, et elle le disait toujours par les rues. Toutes celles qui la connaissaient, et la voyaient, la priaient de vouloir prier Dieu pour elles, puisque ses oraisons ne pouvaient être qu'exaucées. Elle leur répondait, qu'elle était une

grande pécheresse, et ne mentait pas; car elle trompait même avec la vérité.

Chacune de mes maîtresses avait son heure assignée, et quand l'une me disait qu'elle ne voulait point sortir, je m'en allais chez l'autre, jusqu'à ce que j'eusse achevé ma tâche.

Elles m'assignaient le temps auquel je devais les aller retrouver, et tout cela sans faute; parce que si, par mes péchés, je venais à tarder un peu, la maîtresse me disait pis que prendre, devant tous ceux qui étaient chez elle, ou chez ceux qu'elle visitait, et me menaçait que si je continuais en ma nonchalance, elle chercherait un autre écuyer plus diligent, plus soigneux et plus exact.

Qui les aurait entendues crier et menacer, avec tant d'orgueil, aurait cru sans doute qu'elles me donnaient tous les jours deux réales et trente ducats de gage par an.

Quand elles allaient par les rues, elles semblaient des femmes du président de

Castille, ou pour le moins d'un audiencier de la chancellerie.

Il arriva un jour que la cousine du carme, et la veuve du recors se rencontrèrent dans l'église, et voulant s'en retourner chez elles, toutes deux dans un même temps, il y eut un si grand débat entre elles, chacune voulant que je la reconduisisse la première, qu'il semblait que nous fussions dans un four. Elles me tiraillaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, avec tant de rage, qu'elles me déchirèrent ma cape. Je demeurai presque nu, parce que je n'avais sous elle qu'un méchant drapeau de chemise, qui ressemblait au filet d'un pêcheur.

Ceux qui voyaient ma chair, qui paraissait au travers de la chemise rompue, riaient à pleine bouche. L'église ressemblait à une taverne; les uns se moquaient du pauvre Lazarille, les autres écoutaient les deux dames qui déterraient leurs aïeux.

L'empressement que j'eus de recueillir

les pièces de ma cape, empêcha que je ne pusse écouter ce qu'elles se disaient. Seulement j'entendis dire à la veuve, d'où vient tant d'orgueil à cette coquine ? hier servante de cruche, et aujourd'hui robe de taffetas.

L'autre répondit, la carogne ! elle la porte de burat, gagnée avec un grand merci, et si j'étais hier servante de cruche, elle l'est aujourd'hui de pot. Les assistants les séparèrent; car elles avaient déja commencé à se prendre au poil.

J'achevai de recueillir les pièces de mon pauvre manteau, et demandant des épingles à une dévote qui se trouva là, je l'accommodai le mieux que je pus.

Je les laissai, qu'elles se courrouçaient encore, et m'en allai à la maison de la couturière, qui m'avait commandé que je l'allasse conduire sur les onze heures, parce qu'elle devait aller dîner chez quelqu'une de ses amies.

Quand elle me vit si mal ajusté, elle commença à crier, me disant : Pensez-

vous gagner mon argent et me venir accompagner comme un gueux; avec moins de ce que je vous donne, je pourrais avoir un autre écuyer, avec les chausses à bas attachées, braguette, cape, et toque, et vous ne faites que vous enivrer de ce que je vous donne.

Dieu ! m'enivrer ! disais-je en moi-même, avec six ou sept blancs, tout au plus, que je gagne par jour, en passant ceux où mes maîtresses ne sortent point pour ne me pas payer un blanc. Elle me fit faufiler les pièces de mon manteau, et avec la hâte qu'elle avait, on mit en haut celles qui devaient être en bas, et en cette manière je l'allai conduire.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Après le banquet, Lazarille vient chez le couturier qui le rosse.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

CHAPITRE XV.

Ce qui arriva à Lazarille en un Banquet.

Nous allions à repas de moine invité, parce que la dame craignait qu'il n'y eût pas assez de quoi pour elle. Nous arrivâmes à la maison de son amie, où il y avait d'autres femmes qui étaient priées. Elles demandèrent à ma maîtresse, si j'étais capable de garder la porte; elle leur dit que oui. Demeurez donc là, mon ami, me dirent-elles, vous tirerez aujourd'hui le ventre du héron.

Plusieurs jeunes hommes y vinrent, tirant chacun de leur poche, l'un une perdrix, l'autre une poule, un troisième un lapin, un autre une couple de ramiers, celui-ci une épaule de mouton, celui-là une pièce de bœuf; un autre ne manqua point de porter du boudin et de la saucisse; l'autre porta un pâté d'un réal, enveloppé dans un mouchoir.

Ils donnèrent tout au cuisinier, et allèrent se réjouir, en attendant, avec les dames. Il ne m'est pas permis de dire ce qui se passa là ; c'est au lecteur à se l'imaginer. Cette comédie achevée, le dîner vint. Les dames mangèrent les (*Kyrie.*) et les galants burent (l'*Ite Missa est*). Rien ne demeurait sur la table qu'elles ne missent dans leurs poches, l'enveloppant dans leurs mouchoirs. Les galants tirèrent le dernier mets des leurs. Les uns des pommes, les autres du fromage; ceux-ci des olives; ceux-là une demi-livre de confitures.

Cette mode de tenir le dîner si près de soi me plût fort, et je résolus de faire trois ou quatre poches aux premières choses que Dieu me donnerait, dont l'une serait de bon cuir, bien cousu pour y mettre du bouillon. Car ces chevaliers qui étaient si riches, et des principaux, l'ayant apporté cru dans leurs poches, les dames le remportaient tout cuit dans les leurs, moi qui n'étais qu'un écuyer de

graces, je le pouvais faire, à plus juste titre.

Je m'en allai ensuite dîner avec les valets; mais, au Diable, il n'y avait autre chose que de la soupe; encore fus-je bien étonné que ces dames ne l'eussent mise dans leurs manches.

A peine avions-nous commencé, que nous entendîmes un grand bruit dans la salle où étaient nos maîtresses. Elles disputaient sur la qualité de leurs parents et de leurs maris, et laissant à part les paroles, elles en vinrent aux mains; elles se donnaient des coups de poing, des soufflets et des coups de pieds; s'arrachaient les cheveux, et se donnaient des gourmades avec tant de fureur, qu'elles ressemblaient aux enfants de village, quand ils vont en procession.

Le bruit commença, à ce que je pus entendre, parce que quelques-uns d'eux ne voulaient rien donner à ces dames, leur disant, qu'il suffisait de ce qu'elles avaient mangé.

Il arriva que la justice passait par la rue, et ayant entendu le bruit, frappa à la porte, commandant d'ouvrir. Ceux de la maison n'eurent pas plus tôt aperçu la justice, qu'ils fuirent tous, les uns deçà, les autres de-là, laissant manteaux, épées, chapeaux et robes; de manière que tout disparut, chacun se cachant le mieux qu'il put. Moi, je n'avais aucune occasion de m'enfuir; et comme j'étais portier, j'ouvris, afin qu'on ne m'accusât pas de faire résistance à la justice.

Le premier recors qui entra, me prit par le collet, disant, que je me rendisse prisonnier. Après m'avoir pris, ils fermèrent la porte, et se mirent à chercher ceux qui avaient fait le bruit. Chambre, cabinet, bouge, cave, grenier, privé, tout fut parcouru et fouillé. N'ayant trouvé personne, ils m'interrogèrent; je confessai tout, depuis le commencement jusqu'à la fin, en avouant ce que la compagnie avait fait.

Ils furent surpris de ne trouver per-

sonnne de tant de monde qu'il y eut, et j'en fus moi-même étonné, y ayant douze hommes et six femmes; et avec ma simplicité, je leur dis, que je croyais absolument que ceux qui avaient mené ce bruit étaient des lutins.

Ils se moquèrent de moi, et le commissaire demanda à ceux qui étaient descendus dans la cave, s'ils avaient bien regardé partout. Ils répondirent que oui; cependant, non content de cela, il fit allumer un flambeau, et entrant tous ensemble par la porte de la cave, ils virent rouler une cuve. Les recors épouvantés se mirent en fuite, disant, cet homme a ma foi dit vrai, il n'y a ici que des esprits.

Le commissaire qui était le plus fin les arrêta, disant qu'il ne craignait pas le diable; et s'en allant à la cuve, et l'ouvrant, y trouva un homme et une femme, les fit arrêter, et les donna en garde aux recors.

On passe outre à chercher les autres:

le commissaire découvre un vaisseau de terre plein d'huile, dans lequel on trouve un homme vêtu ; l'huile lui venant jusqu'à l'estomac. Aussitôt qu'on le découvrit, il voulut sauter dehors ; mais il ne put le faire si facilement que le vaisseau ne tombât par terre : l'huile rejaillit jusqu'aux chapeaux des ministres de la justice, et les tacha sans aucun respect. Ils reniaient leur métier, et la putain qui le leur avait appris.

Cet homme huilé, qui voyait qu'aucun ne courait à lui, et que tout au contraire ils le fuyaient comme un pestiféré, se mit à s'enfuir. Le commissaire criait : prenez-le ; mais il avait beau crier, chacun lui faisait place. Il se sauva par une fausse porte, dégoûtant et laissant après lui une grande trace d'huile. De celle qu'il tira de ses habits, il fit brûler plus d'un mois la lampe de Notre-Dame.

La justice demeura arrosée d'huile, maudissant ceux qui les avaient menés là, et moi aussi, parce qu'ils me disaient que

j'étais le maquereau ; et que, comme tel, ils me voulaient couvrir de plumes. Ils sortirent comme des beignets de la poêle, laissant une longue trace partout où ils allaient. Ils se fâchèrent tant, qu'ils jurèrent Dieu et tous les quatre Saints Evangélistes, qu'ils feraient pendre tous ceux qu'ils y trouveraient. Nous qui étions prisonniers, tremblions de tous nos membres.

Ils furent chercher les autres là où on tenait la farine. On en répandit de dessus la porte un sac, qui aveugla tous ceux qui étaient entrés. Ils s'écriaient, en disant, comment ! résister à la justice ! S'ils voulaient ouvrir les yeux, en même temps, ils étaient remplis d'eau et de farine. Ceux qui nous tenaient, nous laissèrent aller pour secourir le commissaire qui criait comme un fol.

A peine furent-ils entrés, qu'on leur ferma les yeux comme aux autres ; ils allaient comme des poules aveuglées, et se rencontrant les uns les autres, se don-

naient de si grands coups, qu'il se rompaient les dents dans la gueule.

Comme nous les vîmes dans ce désordre, nous chargeâmes sur eux tous ensemble, et eux-mêmes se chargèrent encore l'un l'autre, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, ils se laissèrent tomber à terre, où les coups de poing et de pieds pleuvaient et grêlaient incessamment sur eux. Ils ne disaient ni se remuaient non plus que s'ils eussent été morts; et si quelqu'un ouvrait tant soit peu la bouche pour crier, elle était aussitôt remplie de farine.

Nous leur attachâmes les pieds et les mains, et les traînâmes comme des pourceaux, puis les jetâmes dans la cave, et de-là, dans l'huile, comme des poissons à frire. Ils se vautraient comme des cochons dans un bourbier. Nous fermâmes les portes, chacun s'en allant chez lui.

Le maître de cette maison, qui était allé à la campagne, revint, et trouvant

les portes fermées, et que personne ne lui répondait (car la nièce à qui il avait confié sa maison, et qui avait permis d'y faire le festin, craignant son oncle, s'était enfuie avec nous chez son père), il fit ôter les serrures des portes, et quand il vit sa maison semée de la farine et ointe d'huile, il se mit en telle colère, qu'il criait comme un enragé. Il fut à la cave, où il trouva son huile répandue, et la justice qui nageait dedans. Et avec la rage qu'il avait de voir perdre son bien, il donna tant de coups de bâton au commissaire et à ses recors, qu'il les laissa à demi-morts.

Il appela ses voisins, et tous en semble les mirent en la rue, où les enfants leur jetèrent mille incommodités et saletés. Ils étaient si enfarinés, que personne ne les reconnaissait. Quand ils revinrent à eux, et qu'ils se trouvèrent libres en pleine rue, ils se mirent à fuir. Alors pouvait-on bien dire, arrêtez, la justice s'enfuit. Ils laissèrent leurs manteaux, épées et dagues, sans les oser jamais aller cher-

cher, de peur qu'on ne sût comment ils les avaient perdus.

Le maître de cette maison les retira toutes, pour se récompenser du dommage qu'il avait reçu. Quand je sortis pour m'en aller, je rencontrai une cape qui n'était point méchante, je laissai la mienne, et pris celle-là, rendant graces à Dieu de ce que j'étais sorti de cette journée avec profit; chose bien nouvelle pour moi, qui avais toujours les mains à la tête.

Je m'en allai chez la couturière, où je trouvai la maison sens dessus dessous, et son mari qui la caressait à coup de bâton, parce qu'elle était venue toute seule, sans manteau, sans échapins, courant par la rue avec plus de cent enfants après elle.

J'arrivai à bonne heure, parce qu'aussitôt que le couturier me vit, il laissa sa femme, et se rua sur moi, et me donna un coup de poing, avec lequel il acheva de m'ôter les dents qui me restaient. Il me donna ensuite dix ou douze coups de

pied, qui me firent vomir le peu que j'avais mangé.

Comment, disait-il, veillaque, maquereau, n'avez-vous point de honte de venir dans ma maison? Vous payerez ici celles de l'année passée et de la présente. Il appelle ses valets, et prenant une couverture, ils me bernèrent avec tant de plaisir, que j'y avais du regret. Ils me laissèrent pour mort, et me mirent sur une table.

Il était déja nuit avant que je revinsse à moi-même, et comme je voulus me retourner, je tombai à terre et me rompis un bras. Le jour venu, je me retirai peu après, à la porte d'une église, où d'une voix douloureuse, je demandai l'aumône à ceux qui y entraient.

CHAPITRE XVI.

Comment Lazarille se fit Hermite.

ETANT devant la porte de l'église, tout de mon long, et faisant revue de ma vie passée, je considérais les infortunes qui m'étaient arrivées depuis le temps que je commençai à servir l'Aveugle, jusqu'au point où je me trouvais, et je voyais clairement que, pour travailler beaucoup, on n'est pas plus riche. Ainsi, dit le proverbe, que plus avance celui que Dieu aide, que celui qui se lève de grand matin.

En cette méditation je me recommandais à lui, afin que la fin de ma vie fût meilleure que le commencement et le milieu. Un vénérable hermite était auprès de moi, ayant la barbe blanche, un bâton et un chapelet à la main, au bout duquel pendait une tête de mort aussi grande que celle d'un lapin.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

Testament de l'hermite Anselme en faveur de Lazarille

Inventé et Gravé par N. Rancenette

Comme le bon père me vit si affligé, il commença à me consoler, me demandant d'où j'étais, et quels excès m'avaient réduit en cette extrémité. Je lui fis de longs discours de mes amères pérégrinations avec peu de paroles. Il resta tout étonné, et étant touché de compassion, il me pria de venir dans son hermitage.

J'acceptai le parti, et nous arrivâmes, non sans beaucoup de peine, le mieux que je pus, jusqu'à son oratoire, qui était dans une roche, à une lieue de là. Il y avait une chambre tout contre, avec un lit; il y avait aussi une citerne d'eau fraîche, de laquelle il arrosait un petit jardin plus précieux que grand. Il y a vingt ans, dit le bon vieillard, que je vis ici, hors du tumulte et de l'inquiétude du monde. C'est ici, mon frère, le paradis terrestre, où je contemple les choses divines et humaines. Je jeûne, quand je suis soûl, et mange lorsque j'ai faim; ici je veille quand je ne puis dormir, et dors quand le sommeil m'y convie; ici je suis en soli-

tude quand je n'ai point de compagnie, et suis accompagné quand je ne suis point seul; j'y chante quand je suis joyeux, et j'y pleure quand je suis triste. J'y travaille quand je ne suis pas oisif, et je suis oisif quand je ne travaille point; ici je médite ma mauvaise vie passée, et je contemple la bonne vie présente; enfin c'est-là où toutes les choses s'ignorent, et là même où toutes les choses se savent.

Je me réjouissais dans mon ame d'entendre parler ce bon hermite, et, pour en augmenter le plaisir, je le priai de me raconter la vie des hermites, qui me semblait, à mon avis, la meilleure de toutes. Comment ! la meilleure, répondit-il; elle est tellement meilleure, qu'il n'y a que celui qui l'a goûtée qui le sache. Mais l'heure ne nous permet pas d'en discourir davantage, parce que celle du dîner s'approche.

Je le priai de me panser mon bras qui me faisait grand mal. Il le fit avec tant de facilité, que dès l'instant la douleur cessa.

Nous mangeâmes comme des rois, et bûmes comme des templiers. Le repas achevé, nous allâmes passer l'après-dîné à l'espagnole; c'est-à-dire en dormant. Au milieu du repos, mon bon hermite commença à s'écrier, je me meurs, je me meurs.

Je me lève, et je le trouvai expirant. Je lui demandai s'il se mourait, il me répondit : oui, oui; et répétant ce mot, il défaillit dans une heure. Je me vis affligé, considérant que si cet homme venait à mourir sans témoins, on pourrait dire que je l'aurais tué, et que cela me pourrait coûter la vie, que j'avais conservée jusqu'alors avec tant de misérables travaux. Pour m'accuser de ce crime, il n'était pas besoin de grands témoignages, parce que ma mine montrait assez que j'étais plutôt un voleur de grand chemin, qu'un homme de bien.

Je sortis donc promptement de l'hermitage pour voir s'il ne paraîtrait personne pour être témoin de cette mort; et, regardant de tous côtés, je vis un trou-

peau de moutons près de là. J'y courus promptement, quoiqu'avec grand peine, à cause des gourmades du couturier.

Je trouvai six ou sept bergers et quatre ou cinq bergères, qui passaient la chaleur du jour à l'ombre des saules qui couvraient une claire fontaine. Ils jouaient de leurs instruments, et elles chantaient: les uns dansaient au son des musettes, les autres avec des castagnettes. Celui-ci en tenait une par la main, celui-là dormait au giron de l'autre. Finalement ils passaient fort agréablement la chaleur de l'après-dîné. J'arrivai auprès d'eux tout épouvanté, les priant de venir promptement avec moi, parce que l'hermite se mourait.

Quelques-uns d'eux m'accompagnèrent, et les autres demeurèrent pour garder le troupeau. Ils entrèrent dans l'hermitage, et demandèrent au bon hermite s'il voulait mourir; il dit que oui, et mentait, car il ne le voulait pas; mais il était contraint contre sa volonté.

Comme je vis qu'il persévérait toujours à dire oui, je lui demandai s'il desirait que ces pasteurs fussent les notaires et exécuteurs de son testament. Il répondit, oui. Je lui demandai encore s'il me laissait son unique et légitime héritier; il dit oui. Je poursuivis s'il ne confessait pas que ce qu'il possédait et ce qu'il pouvait posséder de droit, il me le devait pour les agréables services et plaisirs qu'il avait reçus de moi; il dit encore, oui. Là j'eusse souhaité que c'eût été le dernier accent de sa vie; mais comme je vis qu'il lui restait encore quelque peu d'haleine, afin qu'il ne l'employât point à mon désavantage, je poursuivis mes demandes, faisant en sorte qu'un de ces pasteurs écrivît tout ce qu'il disait; ce qu'il fit sur une muraille, avec du charbon, parce qu'il n'avait ni écritoire ni plume. Je lui dis s'il voulait que ce pasteur signât pour lui ce qu'il avait dit, puisqu'il ne le pouvait faire lui-même, et il mourut en disant toujours, oui, oui.

Nous donnâmes ordre pour l'ensevelir, faisant une sépulture, dans son jardin, le tout à la hâte, parce que j'avais peur qu'il ne ressuscitât. Je priai les pasteurs à goûter; mais ils me remercièrent à cause que c'était l'heure qu'ils devaient repaître leurs troupeaux. Ils s'en allèrent donc, après m'avoir témoigné le regret qu'ils avaient de ma douleur.

Je fermai la porte de l'hermitage, et regardant partout, je trouvai un grand vaisseau de bon vin, et un autre d'huile; deux cruches de miel, deux cochons, force chairs salées, et quelques fruits secs.

Tout ceci me plaisait extrêmement; mais ce n'était pas encore ce que je cherchais. Je trouvai ses coffres pleins de linge: et au coin d'un, un habillement de femme. Cela me rendit tout surpris, et plus encore de voir qu'un homme aussi prévoyant fût sans argent. J'eus l'intention d'aller à sa sépulture lui demander ce qu'il en avait fait. Mais il me sembla qu'après le lui avoir demandé, il me ré-

pondit: Ignorant, penses-tu qu'étant dans un lieu désert, sujet aux voleurs et brigands, je le dusse tenir dans un coffre, en danger de perdre ce que j'aimais plus que ma vie ?

Cette inspiration, comme si je l'eusse véritablement reçue de sa bouche, me fit chercher par tous les coins, et n'y trouvant rien, je considérais si j'avais à cacher de l'argent en ce lieu, où est-ce que je le cacherais, afin qu'aucun ne le trouvât, et je dis en moi-même, que ce serait en cet autel. Je m'en approche, et ôtant le devant de l'autel, qui était de terre cuite au soleil, je vis alors une petite fente, de la grandeur d'une réale; le sang commença à me bouillir, et le cœur à palpiter.

Je pris une bêche, et en moins de deux coups je jetai la moitié de l'autel par terre, et découvris les reliques qui y étaient ensevelies. Je trouvai un pot tout plein d'argent, que je comptai, et trouvai qu'il y avait six cents réales.

Le contentement d'avoir trouvé cet argent fut si grand, que j'en pensai mourir de joie. Je le tire de l'autel, et fis un creux, hors de l'hermitage, où je l'enterrai, afin que si l'on me voulait tirer de là, je trouvasse dehors ce que j'aimais le mieux.

Cela fait, je pris l'habit du défunt hermite, et m'en allai dans la ville avertir le prieur de la confrairie, de ce qui s'était passé, n'oubliant pas à raccommoder l'autel, comme il était auparavant.

J'y trouvai assemblés tous les confrères d'où dépendait cet hermitage, qui était de l'invocation de Saint Lazare, d'où je conjecturai un bon augure pour moi.

Comme les confrères me virent déja chenu, et l'aspect vénérable, qui est ce qui importe le plus en telles charges, encore qu'ils fissent quelque difficulté sur ce que je n'avais point de barbe; car comme il n'y avait pas longtemps que je me l'étais rasée, elle n'était pas encore

revenue; ce nonobstant, voyant par le rapport des bergers que le défunt m'avait fait son héritier, ils me donnèrent la provision de la Chapelle.

Je me souvins, à propos de barbe, d'une chose que me dit autrefois un moine, qu'en sa religion ni aux autres plus réformées, ils ne faisaient supérieur aucun qui ne fût bien barbu; tellement qu'il arrivait souvent qu'on en excluait les plus capables, à faute de barbe, et qu'on en élisait d'autres moins habiles, pourvu qu'ils eussent de la laine; comme si le bon gouvernement dépendait du poil, et non de l'entendement mûr et solide.

Ils m'avertirent de vivre avec le bon exemple et réputation que mon prédécesseur avait acquise, étant telle que tous le tenaient pour Saint. Je leur promis de vivre comme un Hercule.

Ils m'avertirent que je ne demandasse point l'aumône que les mardis et les samedis, parce que si je la demandais les

autres jours, les frères mendiants me châtieraient

Je leur promis de faire tout ce qu'ils m'ordonneraient, et leur dis particulièrement que je n'avais point d'envie de me mêler avec eux, parce que j'avais éprouvé déja en partie ce qu'ils savaient faire.

Je commençai à demander l'aumône par les portes, avec un ton bas, humble et dévot, comme je l'avais appris à l'école de l'Aveugle. Je faisais cela, non par nécessité, mais parce que c'est l'usage et la coutume des mendiants, qui tant plus ils ont, tant plus ils demandent et avec plus de plaisir.

Ceux qui m'entendirent demander pour la lumière de Saint Lazare, ne connaissant point la voix, sortirent aux portes pour me voir, et s'étonnant de voir un autre hermite, ils me demandèrent où était le père Anselme, (car ainsi se nommait le bon hermite défunt) je leur répondis, qu'il était mort.

Les uns disaient: Dieu lui fasse paix,

il était si bon ! Les autres, son ame jouit maintenant de l'éternelle félicité ; ceux-ci, béni soit celui qui menait une telle vie ; en six ans, il ne mangea chose qui fût chaude; ceux-là disaient, qu'il se passait avec du pain et de l'eau. Quelques petites étourdies, sottement pieuses, se mettaient à genoux, invoquant le père Anselme.

L'une d'elles me demanda ce que j'avais fait de son habit. Je lui dis que c'était celui-là même que je portais. Elle tire ses ciseaux, et, sans dire ce qu'elle voulait faire, commence d'en couper une pièce du premier bout qu'elle rencontra, disant : Ne vous étonnez pas, mon frère, si je veux avoir des reliques de ce bienheureux, je vous payerai le dommage que j'ai fait à votre habit.

Ah ! disaient quelques-unes, sans doute on le cannonisera avant qu'il soit six mois ; car il a déja fait plusieurs miracles. Tant de gens accouraient pour voir son sépulcre, que l'hermitage en était tou-

jours plein, tellement qu'il fut nécessaire de le tirer de la terre pour le mettre au dessous d'un petit couvert qui était au devant de l'hermitage. Dès-lors je ne demandai plus pour la lumière de Saint Lazare, mais pour celle du bienheureux Anselme.

Je n'ai jamais pu entendre ce moyen de demander l'aumône pour éclairer les Saints qui sont eux-mêmes lumières. Mais je ne veux pas toucher cette corde qui sonnerait mal. Je ne me souciais nullement d'aller à la ville, parce que j'avais tout ce que je voulais en l'hermitage. Mais afin qu'on ne dît que j'étais assez riche, et que pour cela je ne demandais point l'aumône, j'y fus le jour suivant, où il m'arriva ce qu'on verra au chapitre suivant.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Lazarille hermite veut se marier pour la seconde fois. Tour qu'on lui joue.

Inventé et Gravé par N. Ransonnette

CHAPITRE XVII.

Lazarille se veut marier pour la seconde fois. Tour qu'on lui joue. Comme il s'en venge.

Nous voyons souvent plusieurs hommes s'élever de la poussière de la terre, sans savoir comment ils se trouvent si riches, honorés, estimés, et craints d'un chacun. Si on demande, cet homme est-il sage, discret, ou a-t-il quelques grandes perfections ? On vous dira que non. D'où lui est donc venu tant de bien ? On vous répondra, de la fortune.

D'autres, au contraire, qui sont discrets, sages et prudents, pleins de perfections et capables de gouverner un royaume, se voyent abattus, rebutés, pauvres, et être le mépris du monde. Si vous en demandez la cause, on vous dira, que le malheur les poursuit.

C'est aussi, comme je crois, le même

malheur qui me poursuit, qui a voulu laisser en moi un exemple au monde de ce qu'il peut faire. Car depuis que l'univers existe, il n'y a point eu d'homme si combattu de sa mauvaise fortune.

Comme j'allais un jour mendiant par la rue, demandant pour la lumière de Saint Lazare ; car par la ville, je n'osais pas demander pour le bienheureux Anselme ; ceci n'était que pour les sottes qui venaient faire toucher leur chapelets à son sépulcre, où, selon leur dire, ils se faisaient plusieurs miracles ; je fus à une porte, et demandant comme aux autres, j'ouis qu'on me disait de dessus un degré : Père, pourquoi ne montez-vous pas? montez, montez, quelle nouveauté est celle-ci ? Je montai, et au milieu du degré qui était un peu obscur, je trouvai des femmes, dont les unes se pendaient à mon col, les autres me prenaient les mains, et me demandaient la raison pour laquelle elles ne m'avaient vu depuis huit jours.

Quand nous eûmes achevé de monter les degrés, et qu'elles me virent au visage, à la clarté des fenêtres, elles demeurèrent toutes ébahies, se regardant l'une et l'autre sans parler non plus que des statues, et elles se mirent tellement à rire, qu'il semblait qu'elles l'eussent pris à tâche.

Le premier qui parla, fut un petit enfant, disant: Celui-ci n'est pas mon papa. Après que ces grands éclats de risée furent un peu appaisés, les femmes, qui étaient au nombre de quatre, me demandèrent pour qui je demandais l'aumône. Je répondis que c'était pour saint Lazare. Et comment demandez-vous, dirent-elles? le père Anselme n'est-il pas bien ? Bien, répondis-je, rien ne lui fait mal; car il y a aujourd'hui huit jours qu'il est mort.

Quand elles entendirent cela, elles se mirent si fort à pleurer, que si la risée avait été grande auparavant, les pleurs furent encore plus grands. Celles-ci pleuraient, celles-là s'arrachaient les cheveux,

et toutes ensemble faisaient une musique si discordante, qu'elles semblaient des nonnains enrhumées.

L'une disait : Que ferai-je, malheureuse, sans mári, sans appui, sans conseil ? Où irai-je ? qui m'assistera ? ô amère nouvelle ! quelle infortune est celle-ci !

L'autre commença ses plaintes de cette façon. O mon gendre, et mon maître, comment nous as-tu laissées, sans avoir pensé à nous ! ô mes petits neveux, orphelins et désolés, où est maintenant votre bon père !

Les enfants haussaient le dessus de cette musique mal concertée. Tous pleuraient, tous criaient, tous ne poussaient que plaintes et lamentations.

Quand les eaux de ce grand déluge eurent un peu cessé, elles s'informèrent à moi comment et de quoi il était mort. Je le leur contai, et le testament qu'il avait fait, me laissant pour son légitime héritier.

Ces mots furent le pis de tous : les lar-

mes se tournèrent en fureur, les pleurs en blasphèmes, et les plaintes en menaces. Vous êtes le meurtrier qui l'avez tué pour voler son bien, disait la plus jeune ; mais vous ne vous en rirez pas ; car cet homme était mon mari, et ces trois petits enfans sont ses fils; si vous ne nous donnez son bien, nous vous ferons pendre ; et si la justice ne le fait, il y a ici des épées et des poignards pour vous ôter mille vies, si vous en aviez autant.

Je leur dis comment j'avais de bons témoins, devant lesquels il avait fait son testament. Tout cela, dirent-elles, sont des tromperies et faussetés ; car le jour que vous dites qu'il mourut, il fut ici, et dit qu'il n'avait aucune compagnie.

Comme je vis que le testament ne s'était point fait par acte de notaire, et que ces femmes me menaçaient, avec la malheureuse expérience que j'avais faite des procès et de la justice, je résolus de leur parler doucement, pour voir si je pourrais conserver, par la douceur, ce que je savais

bien que je perdrais par la justice ; joint que les larmes de la nouvelle veuve, avaient pénétré jusques dans mon cœur. Ainsi je leur dis qu'elles s'apaisassent, et qu'elles ne perdraient rien avec moi, et que si j'avais accepté l'hérédité, ç'avait été sur la croyance que j'avais que le défunt n'était point marié, n'ayant jamais entendu dire que les hermites se mariassent.

Ayant abandonné toute tristesse et mélancolie, elles recommencèrent à rire, disant : Qu'il paraissait bien que j'étais nouveau et peu expérimenté en cet office, puisque je ne savais point que quand on disait un hermite solitaire, cela ne s'entendait pas qu'il dût être séparé de la compagnie des femmes, n'y en ayant aucun qui n'en eût une pour le moins, avec laquelle il pût passer le temps qui lui restait de sa contemplation, en exercices actuels, imitant tantôt Marie et tantôt Marthe : principalement étant des gens qui avaient plus de connaissance que le

commun, de la volonté de Dieu, qui veut que l'homme ne soit point seul; ainsi ce malheureux, pour se conformer à cette volonté, en nourrissait quatre, cette pauvre veuve, moi qui suis sa mère, ces deux filles qui sont ses sœurs, et ces trois enfans qui sont ses fils, ou pour le moins tenus pour tels.

Alors celle qu'on appelait sa femme, dit qu'elle ne voulait pas qu'on l'appelât la veuve de ce vieux pourri, qui ne s'était point souvenu d'elle au jour de sa mort; et qu'elle jurerait que ces enfants n'étaient point à lui, et qu'elle annullait les conventions matrimoniales.

Que contiennent donc ces conventions, lui dis-je?

Les conventions matrimoniales, répondit la Mère, que je fis quand ma fille se maria avec cet ingrat, furent les suivantes. Mais pour les dire, il est besoin de reprendre les faits d'un peu plus loin. Etant en une ville appelée Duénus, à six lieues d'ici, où j'avais mené une vie li-

bre et débauchée, ces trois filles m'étant demeurées de trois différents pères, commençaient à être grandes; j'aperçus aussitôt qu'entre ceux qui venaient me voir, il y en eut un qui, ne se contentant pas de l'ouaille, se voulaient attaquer à ces tendres agnelettes.

Voyant donc ce péril, et que d'ailleurs je n'y pouvais plus subsister, je me mis en voyage, et fis halte ici, où j'établis ma demeure. La renommée de ces trois fillettes étant bientôt répandue partout, les jeunes hommes accoururent aussitôt, comme moucherons au trou d'un tonneau. Cependant parmi tous ceux qui y venaient, je n'eus jamais tant d'inclination que pour le frère Anselme, qui y étant venu demander l'aumône, vit cette fille, et en devint amoureux. Avec sa sainte et simple naïveté, il me la demanda pour femme. Je la lui donnai donc aux conditions qui suivent.

La première, qu'il s'obligerait à nourrir notre maison, et que ce que nous pour-

rions gagner serait pour nous habiller, ou pour l'épargner.

La seconde, que si ma fille prenait quelquefois un coadjuteur, attendu qu'il était un peu vieux, il lui serait permis de l'endurer, sans en dire mot.

La troisième, que tous les enfants qu'elle ferait, il les avouerait pour les siens, et comme tels, leur promettait dès-lors tout ce qu'il avait, et tout ce qu'il pourrait avoir; et en cas advenant que ma fille n'eût point d'enfants, il la faisait sa légitime héritière.

La quatrième, qu'il n'entrerait point dans notre maison, quand il verrait à la fenêtre quelque pot d'étain ou de terre, ou quelqu'autre vaisselle, en signe qu'il n'y avait point de place pour lui.

La cinquième, que quand il serait à la maison, et qu'un autre y viendrait, il se devait cacher là où nous lui dirions, jusqu'à ce que l'autre s'en fût allé.

La sixième et dernière, qu'il nous devait amener deux fois la semaine quelque ami

connu qui fît la dépense d'un bon festin.

Ce sont les articles, poursuivit-elle, avec lesquels ce malheureux donna la foi de mariage à ma fille, et ma fille à lui, dont aujourd'hui elle se repent.

Le mariage fut fait et consommé, sans vicaire ni curé, parce qu'il nous dit qu'il n'était pas nécessaire, puisque son essence consistait en la conformité des volontés, et intentions mutuelles.

Je demeurai tout étonné de ce que me disait cette seconde Célestine, et des conditions auxquelles elle avait marié sa fille, ressemblant à un muet, sans savoir que dire en cette perplexité. Mais elles ouvrirent le chemin à mon desir; car la veuve se pendit à mon col, disant : Si ce malheureux eût eu le visage de cet ange, je l'eusse aimé comme mon cœur. Et en disant cela, elle me baisa.

Après ce baiser, il entra, je ne sais quoi dans mon ame qui me commença d'embraser. Je lui dis que si elle voulait sortir du veuvage et me recevoir pour mari,

je garderais non-seulement les articles accordés avec le défunt hermite, mais encore tous ceux qu'elle y voudrait ajouter, à son plaisir.

Elles se contentèrent de cela, disant qu'elles voulaient seulement que je leur donnasse tout ce qui était en l'hermitage, et qu'elles le garderaient. Je le leur promis, dans l'intention pourtant de garder l'argent pour une nécessité.

La conclusion du mariage demeura résolue pour le lendemain, et, le soir même, elles envoyèrent à l'hermitage un chariot sur lequel elles emportèrent tout le butin. Elles ne pardonnèrent pas même au linge de l'autel, ni aux vêtements du Saint. J'étais si enflammé que, m'eussent-elles demandé le phénix, ou les eaux du fleuve Styx, je les eusse encore données. Elles ne me laissèrent qu'une pauvre paillasse pour me coucher comme un chien.

Comme ma femme future, qui était venue avec la charrette, vit qu'il n'y avait point d'argent, elle s'en fâcha, car le

vieillard lui avait dit qu'il en avait; mais il n'avait pas dit où il le mettait. Elle me demanda si je savais où était le trésor; je lui dis que non.

Elle, qui était fine et rusée, me prit par la main, afin que nous le cherchassions ensemble. Elle me mena par tous les coins et par toutes les cachettes de l'hermitage, sans oublier le marche-pied de l'Autel, et comme elle vit qu'il avait été raccommodé depuis peu de temps, elle en conçut un mauvais soupçon.

Elle m'embrassa et me baisa, me disant : Ma vie, dis-moi où est l'argent, afin que, par son moyen, nous fassions une joyeuse noce. Je niai toujours que je susse où était l'argent.

Elle me prit de rechef par la main, et me mena promener dehors, autour de l'hermitage, me regardant toujours au visage, et quand nous fûmes au lieu où j'avais caché mon bien, je ne pus jamais m'empêcher d'y porter les yeux.

Elle appela sa mère, lui disant qu'elle

le cherchât dessous une pierre que j'y avais mise. Sa mère trouva mon argent, et je pensai trouver ma mort. Néanmoins je dissimulai, disant : Voilà de quoi faire bonne chère.

Elles me firent mille caresses, et s'en retournèrent aussitôt à la ville ; car il était déja tard. Elles arrêtèrent que j'irais le lendemain matin à leur maison, où nous ferions les plus joyeuses noces qu'on ait jamais faites. Dieu veuille qu'ainsi soit, dis-je en moi-même. Je demeurai toute la nuit entre l'espérance et la crainte que ces femmes ne me trompassent, encore qu'il me semblât impossible, qu'il y eût de la perfidie sous un si bon visage. J'espérais jouir de cette petite friande, ce qui fit que la nuit me sembla plus longue qu'une mauvaise année.

Il n'était pas encore bien jour quand, fermant mon hermitage, je m'en allai pour accomplir mon mariage : je ne me souvenais pas que je l'étais. J'arrivai à l'heure qu'elles se levaient.

Elle me reçurent avec tant de joie, que je m'estimai trop heureux, et, toute crainte mise en arrière, je commençai à faire et à défaire dans la maison, comme si ç'avait été la mienne propre. Nous dînâmes si bien, et avec tant de plaisir, qu'il me sembla que j'étais en Paradis.

Elles avaient prié à dîner cinq ou six de leurs amies. Après le repas, nous dansâmes, et bien que je n'y susse rien, elles m'y contraignirent. C'était une chose digne de risée, de me voir danser avec mes habits d'hermite.

La nuit venue, après avoir bien soupé, mieux bu, on me mena dans une chambre bien accommodée, où il y avait un bon lit. On me dit que je me couchasse-là, pendant qu'on déshabillerait mon épouse. Une servante me déchaussa et se retira, disant que je me misse au lit.

Aussitôt que j'y fus couché, toutes les femmes entrèrent dans ma chambre, et ma femme en chemise avec elles, à qui une portait la queue. La première chose

qu'elles firent, fut de me faire l'œil de son derrière, disant, que c'était là la première cérémonie.

Après cela, quatre d'elles me prirent, deux par les pieds, et deux par les bras. Quatre autres m'attachèrent avec des cordes aux quatre pieds du lit, et je me vis étendu en croix comme un saint André.

Elles commencèrent toutes à rire de voir mes triquebilles, sur lesquelles elles jetèrent un seau d'eau froide, qui me fit jeter un grand cri. Elles me dirent que je me tusse, et que si je ne le faisais point, que je pensasse à quoi j'étais né. Elles prirent un grand bassin d'eau chaude, dans laquelle elles me mirent la tête. Elles m'embrassaient, et quand je voulais crier, elles me donnaient tant de coups de fouet, que je me résolus de les laisser faire.

Elles me pelèrent la tête, le menton, les paupières et les sourcils.

Patience, disaient-elles; car les cérémonies seront bientôt achevées, et vous

jouirez de ce que vous desirez. Je les priai de me laisser ; car l'appétit m'était déja passé. Une d'elles, la plus hardie, tira un couteau, disant aux autres, tenez-le bien, et je ferai ensorte que la tentation de se marier ne le reprenne.

Eh ! monsieur l'hermite, pensiez-vous donc que tout ce que nous disions fût Evangile ? ce n'était seulement pas l'Epître. Vous fiez-vous aux femmes ? Vous verrez maintenant comment vous serez payé.

Comme je me vis en si grand danger, je fis tant que je rompis une corde et un pilier du lit. Elles me détachèrent alors, afin que je n'achevasse pas de le rompre, et m'enveloppant dans une couverture, elles me bernèrent jusqu'à me laisser pour mort. Ce sont, disaient-elles, les cérémonies avec lesquelles se commence notre mariage : s'il vous plaît de revenir demain au matin, nous acheverons le reste.

Elles me prirent à quatre, et me por-

tèrent loin de leur maison, me mettant au milieu de la rue, où le jour me trouva, et les enfants commencèrent à courir, à me faire tant de mal, que, pour fuir leur tumulte, je me sauvai dans une église, tout contre le maître-autel, où l'on chantait alors une Grand'messe.

Les prêtres, voyant cette figure qui ressemblait au Diable qu'on peint aux pieds de saint Michel, se mirent à fuir, et moi après eux, pour éviter les injures des enfants.

Les gens qui étaient dans l'église criaient; les uns disant: Gare le Diable; les autres, gare le fol. Je criais aussi que je n'étais ni fol, ni Diable; mais un pauvre homme que mes péchés avaient réduit ainsi.

Après cela tous se remirent; les prêtres retournèrent achever leur messe, et le sacristain me donna le tapis d'un sépulcre pour me couvrir. Je me mis dans un coin, considérant le revers de la fortune, et de quel côté qu'on la veuille

prendre, il y a toujours trois lieues de mauvais chemin.

J'aurais bien voulu demeurer en cette église pour y achever ma vie, qui, selon les maux qu'elle avait soufferts, ne pouvait pas être de longue durée, et afin aussi que les prêtres n'eussent pas la peine de m'aller chercher ailleurs quand je serais mort.

Cependant réflexions faites, je pris le parti de retourner, comme je pourrais, en mon hermitage, et d'y attendre que je fusse refait de mes peines. Pour cela, je profitai de l'obscurité de la nuit pour sortir de l'église où je m'étais retiré. Arrivé dans ma cellule, je coupai le drap mortuaire qu'on m'avait donné pour me couvrir, et j'en fis un froc à ma guise : il ressemblait à mon ancien habit, quoique ce dernier fût noir; il était si usé, qu'on ne pouvait distinguer si le drap était brun, ou d'une autre couleur.

Je continuais à demander la charité, et ceux qui avaient coutume de me don-

ner, me trouvant si changé, crurent bonnement que cela provenait des austérités et de la mauvaise nourriture dont je vivais. Ma façon de m'habiller (étant couvert de haillons) faisait tant d'impression sur le cœur des ames charitables, qu'elles m'en donnèrent davantage, et chacun vantait mon humilité, et se recommandait à mes prières. Je commençais à avoir une bonne réputation dans la ville; et les dimanches et les fêtes, on venait en pélerinage à ma solitude, où chacun m'apportait de quoi boire et manger pendant huit jours. Il faut dire que je faisais pénitence de bonne foi, ayant toujours sur le cœur la trahison des carognes qui m'avaient trompé si diablement.

Lorsque j'eus acquis dans la ville un certain crédit, je résolus de me venger. (Dieu m'en fasse miséricorde!) Pour cet effet, je me plaignis que j'avais été volé, et ayant fait ma déposition, on m'obligea d'accompagner les gens de la justice

chez les femmes que j'accusais légitimement. J'y allai de bon cœur : lorsqu'elles me virent, les diablesses de femmes voulurent se jeter sur moi ; mais elles n'en eurent pas le temps, et voyant les alguasils qui m'escortaient, elles demeurèrent muettes. La justice les interrogea : soit la frayeur, soit les remords de m'avoir maltraité si cruellement, elles avouèrent tout : on trouva mon habit coupé en morceaux, et des effets en linge d'Autel qu'elles m'avaient volés, et dont la justice s'empara. La perquisition faite, on les emmena toutes les quatre en prison, où, quelques jours après, elles furent jugées, et le maître des hautes œuvres leur rendit à chacune, avec usure, les coups de fouet qu'elles m'avaient donnés si inhumainement. On les enferma ensuite dans la maison de force, pour le reste de leur vie.

Quant à moi, je continuai ma manière de vivre en bon hermite, voyant que c'est la meilleure vie : on se promène, on boit

et l'on mange sans inquiétude de la vie future, et j'assure que l'on ne peut vivre plus agréablement. Dieu ne m'abandonne point, c'est sans doute parce que je le prie de tout mon cœur.

Fin du second et dernier Volume.

P. S. *Lazarille mourut quelques années après avoir écrit les Mémoires de sa vie, et il fut enterré en la Chapelle de son hermitage. La vie contemplative qu'il menait, était si austère, qu'on lui fit dresser un tombeau, sur lequel on lit encore l'épitaphe suivante, gravée ainsi :*

C I G I T

FRÈRE LAZARE GONZALES, surnommé DE TORMES,

Qui, après avoir fait, sur le Théâtre de ce Monde, les Personnages de

Garçon d'Aveugle, Valet de Curé et de toutes sortes de Maîtres,

Marchand d'eau, Crieur public, Marchand aux Indes, Monstre marin, Crocheteur, Ecuyer, etc.

Mourut Hermite, le 12 de septembre 1540, âgé de 39 ans, 5 mois et 11 jours.

R. I. P.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Lazarille, mauvais Ménager. Il en est avoué par sa Femme. Mort du Corrégidor; Misère de Lazarille, après cette mort. Pag. 1

CHAP. II. *Lazarille se résout à faire un voyage aux Indes. Il rencontre l'Ecuyer, son vieux Maître, qui lui raconte ses Aventures.* 9

CHAP. III. *L'Ecuyer continue le récit de ses Aventures. Il s'associe avec Lazarille, pour faire le voyage des Indes, et s'enfuit, pendant la nuit, avec les habits et le bissac de Lazarille.* 17

CHAP. IV. *Lazarille s'embarque à Cartha-*

gène. Le vaisseau fait naufrage à son retour des Indes. Il confesse un Caporal, et changes a pénitence. Il est enfin sauvé au moyen d'une planche qu'il saisit. 27

CHAP. V. *Des Pêcheurs trouvent Lazarille dans leurs filets, et le tirent de l'eau. Ils le prennent pour un monstre marin, et l'obligent à l'être malgré lui. Ils l'ajustent comme un Triton, pour le faire voir au Public.* 34

CHAP. VI. *Lazarille déguisé en Triton, est porté par l'Espagne.* 39

CHAP. VII. *Lazarille est mené à Tolède. Il s'évanouit à la vue de sa Femme qui est enceinte, et qui se va remarier.* 48

CHAP. VIII. *Lazarille est porté sur un mulet, dans un sac, pour être jeté à la rivière, par les mariniers, qui le croyent mort. Il est sauvé par la Ronde, et ses conducteurs sont punis.* 54

CHAP. IX. *Lazarille plaide contre dom Lorenzo et contre sa Femme.* 66

CHAP. X. *Lazarille se fait Crocheteur. Son Infortune.* 77

CHAP. XI. *Ce qui arriva à Lazarille, avec une Maquerelle.* 85

CHAP. XIII. *Lazarille part de Madrid, pour retourner en son Pays, et ce qui lui arriva en chemin.* 97

CHAP. XIII. *Ce qui arriva à Lazarille, dans un Cabaret, à une lieue de Valladolid.* 110

CHAP. XIV. *Lazarille sert d'Ecuyer à sept femmes ensemble.* 123

CHAP. XV. *Ce qui arriva à Lazarille en un Banquet.* 135

CHAP. XVI. *Comment Lazarille se fit Hermite.* 146

CHAP. XVII. *Lazarille se veut marier pour la seconde fois : Tour qu'on lui joue : Comme il s'en venge.* 158

Fin de la Table du Second et dernier Volume.

650655